

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975)
Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres
Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris
Courrier et Secrétariat : Amis de George Sand - Mairie de Montgivray - 36400 Montgivray
Tél : 02 54 30 23 85. Courriel : amisdegeorgesand@wanadoo.fr
Site internet : www.amisdegeorgesand.info



Afin de mieux faire connaître la vie et l'œuvre de George Sand, l'association *Les Amis de George Sand* a numérisé et mis en ligne le présent numéro de sa revue, sous la forme d'un fichier PDF permettant la recherche de texte.

Toute reproduction, même partielle, de textes, d'articles, ou d'illustrations, doit faire l'objet d'une autorisation préalable.

Copyright © 1988 Les Amis de George Sand

LES AMIS DE GEORGE SAND

Publié avec l'aide du Centre National des Lettres

GEORGE SAND ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

SECTION DE BONDY.

COMITE DE SURVEILLANCE.



Le quatre-vingt-neuf, l'an second de la République
Française, une et indivisible.



Par devant Nous, Membres dudit Comité,
soussignés, d'après la réclamation à nous faite
par la Citoyenne Dupin détenue au lazaret
d'après des Anglois comme suspecte de voir les
scellés opprimés chez elle pour extraire des lettres
qui doivent être de pose à la trésorie nationale
pour être transmise sur le grand livre

Nous que les Citoyens mentionnés ont reconnu
la leur présent au Comité se surte générale
pour obtenir l'ordre de Comité et d'être
La Citoyenne Dupin pour faire droit et de
pour être en suite de intégrité dans le mail on d'art
fut au Comité le dit jour que fut

M. Feuilletoyer Commissaire
Couproth
Geron
Gilbert
Lefrançois

Une pièce du dossier de la « citoyenne Dupin » emprisonnée en l'an II.

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association placée sous le patronage de
la Société des Gens de Lettres
Subventionnée par la Ville de Paris

8, rue Coutureau — 92210 - SAINT-CLOUD

Bureau

Président
Vice-Présidentes

Georges Lubin
Aline Alquier
Jeannine Tauveron
Bernadette Chovelon
Anne Chevereau
Henriette Kell

Secrétaire Générale
Secrétaire Générale Adjointe
Trésorière

Conseil d'administration

Mme Aline Alquier — Mme Mizou Baumgartner — M. Thierry Bodin —
Mme Brosse-Giran — Mme Maud Chassignet — Mme Anne Chevereau —
Mme Bernadette Chovelon — M. Georges Lubin — Mme Francine Mallet
— M. Jacques Marillier — Mme Jeannine Tauveron — Mme Jeannine Grinberg.

Cotisations :

Membres actifs	80 F
Membres bienfaiteurs	120 F
Membres d'honneur	200 F

Les chèques (bancaires ou postaux) doivent être libellés au nom de
l'Association des Amis de George Sand.

Envoyer les chèques bancaires à Mme Kell, 31, rue Lepic, 75018 Paris.
Compte de chèques postaux n° 5738-72 LYON.

Adresser le courrier 70, rue Velpeau, 92160 Antony.

Prix : 40 F

SOMMAIRE

Editorial	George Sand et la Révolution 3
Bernadette CHOVELON	Aurore Dupin témoigne par parents interposés 8
Yves CHASTAGNARET	<i>Jeanne</i> , roman de la révolution manquée.12
Nicole MOZET	Mariage et révolution dans <i>Nanon</i>25
Anne-Marie de BREM	George Sand au Musée de la vie roman- tique29
Marie-Paule Rambeau	<i>Cadio</i> ou les leçons de l'histoire32
Aline ALQUIER	Une fresque révolutionnaire avortée . .38
Manifestations diverses	Conférence d'Anne Chevereau44
Publications	J.-P. Lacassagne a lu le tome XXII49
La vie de la société	Assemblée générale annuelle54
Illustrations	
En couverture :	<i>Les autorités révolutionnaires font droit à une requête de la grand-mère de G. Sand, détenue comme suspecte</i>
Entre les pages 28 et 29 :	
	- <i>Porte-prison de Châteauroux où séjourna un héros de Nanon</i>
	- <i>Le Musée de la vie romantique, vu du jardin</i>
	- <i>Le petit Maurice Sand, dessiné par sa mère en offi- cier de la garde nationale</i>
	- <i>Le fameux éventail-charge, représentant George et ses amis (Musée de la vie romantique)</i>

GEORGE SAND ET LA RÉVOLUTION

Fascinée par la Révolution de 1789, certes, George Sand l'a été toute sa vie. Jeune, elle avait été frappée par les récits de ses proches, grand-mère, mère, son pédagogue Deschartres (voir l'article de Bernadette Chovelon). Aussi, nombreux ont été les écrits, romans, articles, mémoires où elle a évoqué le grand chambardement.

Il en est un, peu connu, qui témoigne que son attitude n'a pas été frileuse. Nous le republions ici : c'est une lettre adressée à un jeune homme de La Châtre en 1836 ou 1837. (On aurait aimé la dater avec plus de précision). L'âge du destinataire, né en septembre 1820, ne permet pas de remonter au-delà ; George Sand a connu le petit Luc Desages lorsqu'elle trouva refuge provisoire à La Châtre, dans la maison où cohabitaient les Duteil et les Desages (fin 1835 et moitié de 1836). Le ton catéchisant incite à dire qu'il s'agit d'un tout jeune homme, facile à convaincre. M. Pierre Reboul, premier éditeur du document, y voit des rapports avec la seconde Lélia, à laquelle G. Sand a travaillé, à La Châtre précisément, à partir de mai 1836. Il est en outre tentant de penser à Mauprat, commencé, lâché, repris, remanié entre 1835 et 1837 : où Edmée l'héroïne nous est montrée « fidèle à ses théories d'égalité absolue », ne méconnaissant jamais « la grandeur saintement fanatique » de la Terreur. (Ce qui scandalisera Ernest Seillière qui ironise : « sainte selon le canon de la Montagne » et accuse Edmée de « pédantisme jacobin », tandis que Marie-Louise Pailleron la trouve « transformée en tricoteuse », avec indignation, cela va sans dire.)

Comment aussi ne pas déceler l'influence de Michel, le fougueux tribun, celui qui, un soir, brisa sa canne sur les murs du Louvre, en proférant des exclamations apocalyptiques et séditeuses contre le roi ? (Histoire de ma vie, V^e partie, ch. VIII). Jacobine, robespierriste enragée, telle apparaît son élève dans cette lettre qui n'était pas destinée à la publication, mais seulement à enrégimenter un adolescent dans les rangs de la Montagne.

Dans le roman Jeanne (1844), la Révolution tient peu de place apparemment, mais en réalité son souvenir et ses conséquences sous-tendent en partie l'ouvrage, et l'article d'Yves Chastagnaret montre qu'on peut y trouver la dénonciation de « l'apprentissage négatif » de la Révolution. Il n'est pas bien assuré que G. Sand ait raison quand elle écrit : « La division des départements est admirable en tous points, sauf celui de jeter un dernier voile d'oubli sur l'histoire déjà assez obscure de ces petites localités. » L'oubli n'avait-il pas déjà envahi ces villages frontières, avant 1789, car ils avaient perdu leur rôle de frontière, précisément. La division administrative nouvelle ne changeait rien à cet égard.

George Sand avait dans sa bibliothèque plusieurs histoires de la Révolution française, dont celles de Thiers, de Buchez et Roux, d'Henri Martin, de Louis Blanc, etc. A propos de ce dernier ouvrage, elle écrit en 1865 un article d'où je détache un passage bien éloigné de la « sainteté fanatique » de Mauprat : « La Révolution est déjà assez loin, ses conquêtes sont assez assurées pour que la jeunesse d'aujourd'hui n'ait plus besoin de tolérer ses excès et d'accabler ses victimes. »

Le roman dialogué Cadio (1868) ne fait guère qu'illustrer une anecdote qui avait frappé la jeune Aurore quand elle l'avait apprise de la marquise de La Rochejaquelein, mère d'une de ses compagnes de couvent. Situé en Vendée pendant la guerre des bleus contre les blancs en 1793, il est évidemment imprégné des

idéologies du temps. Mais il se termine par un appel à l'apaisement : « Te voilà dans le vrai ; tu entres dans le grand courant qui entraîne la patrie, lasse de violence, vers la réconciliation. Le besoin d'aimer est l'impérieux résultat de nos déchirements... » (p. 388). (Voir l'article de Marie-Paul Rambeau). Quant au roman tardif Nanon (1872), écrit après le choc de la Commune, il ne pouvait qu'accentuer encore cette évolution. Qui s'étonnera d'entendre de la bouche de la petite Nanon des paroles qui ont pu surprendre beaucoup Luc Desages s'il se souvenait encore de la lettre de La Châtre ? « Quand on nous raconta le massacre des prisonniers, nous sentîmes que notre pauvre bonheur s'en allait pièce à pièce. » Et encore : « En persécutant les modérés, les jacobins disent : « C'est pour le salut de la cause », et les plus exaltés croient peut-être sincèrement que c'est pour le bien de l'humanité. Oh ! mais, qu'ils y prennent garde ! c'est un grand mot, l'humanité ! Je crois qu'elle ne profite que de ce qui est bien et qu'on lui fait du mal en masse et longtemps quand on lui fait un mal passager et particulier. »

Bien sûr, ce sont des personnages qui parlent ainsi, et non l'auteur, mais nous avons aussi un témoignage plus personnel : « Ma vieillesse proteste contre la tolérance où ma jeunesse a flotté [...]. Il faut nous débarrasser des théories de 1793 ; elles nous ont perdus. [...]. Apprenons à être révolutionnaires obstinés et patients, jamais terroristes. » (Lettre du 21 octobre 1871.)

Où est la zélatrice de Robespierre ?

G. L.

LETTRE A LUC DESAGES

Voici, mon cher Luc, ce que je pense sur la question discutée deux fois entre nous. La prudence est une vertu indispensable aux véritables républicains. Ainsi, mon camarade, tu garderas ceci pour toi **seul** ou tu ne le montreras à tes amis que sous le sceau du plus grand secret¹.

.....

Nous sommes au lendemain d'une révolution qui a ébranlé le monde. C'est un effort du pauvre titan. Le rocher qui l'écrase a vacillé un instant, mais la victime a manqué de force, elle est retombée épuisée, et le rocher légèrement dénaturé en quelques endroits, s'est replacé sur sa base : la révolution n'a pu s'accomplir, elle a avorté, elle a fini avec Robespierre.

Cette révolution a été composée, tu le sais, de 3 éléments, l'élément du **patriciat**, celui du **tiers état**, celui du **peuple**.

1° **dans le patriciat** : le roi, la cour, les nobles et le clergé ont joué le rôle tantôt perfide, tantôt impudent qui leur était propre. Ils ne voulaient pas de révolution. Leurs concessions de mauvaise foi ne tendaient qu'à gagner du temps, tandis que Louis XVI, le plus lâche des hommes, mettait la main sur son cœur et souriait à ce peuple auquel il demandait grâce, en lui disant qu'il était son père, il écrivait de l'autre main à l'étranger et vendait la France à ses ennemis, afin qu'ils vinssent le débarrasser de la révolution et le replacer sur le trône absolu de ses pères. On a voulu faire un martyr de Louis XVI. Malheureusement, il n'y a plus de moyen, les preuves de sa trahison ont été produites au jour, et l'histoire les enregistrera en dépit de tout, le siècle qui va s'accomplir ne sera pas dupe de cette vertu royale, comme nous l'avons été.

2° **dans le tiers état**, Mirabeau, les Girondins, les assassins de Robespierre, le directoire, les préparateurs du règne de Napoléon, ceux-là, différents entre eux de sentiments et de conduite, ne diffèrent pourtant ni dans le but, ni dans l'effet. Ils entravèrent la marche, créèrent des obstacles, forcèrent la révolution à sévir contre eux et à se discréditer par une guerre terrible où ils furent d'abord vaincus, puis vainqueurs. Mirabeau n'avait pour but que sa propre gloire qui fut grande. Malheureusement un morceau de papier trouvé plus tard dans une armoire, couvre cette gloire d'une tache ineffaçable. Le tribun s'était vendu. Le tribun n'était qu'un patricien qui, blessé par ses pareils avait retourné son habit, et leur avait fait la guerre pour se venger. Il ne voulait pas l'égalité. Il voulait déplacer la grandeur et en prendre sa part. Les girondins plus nobles, plus désintéressés, plus dignes d'estime ne furent pas non plus les amis sincères de la révolution. Ils s'effrayèrent de la force du peuple, et dès qu'ils virent clairement qu'on en voulait venir à lui distribuer les richesses du patricien, ils invoquèrent Jupiter, contre le titan, l'ancienne loi du plus fort, contre le prédestiné à l'esclavage. Cette loi n'avait plus de sens, le fort était devenu faible et réciproquement. Les vrais libérateurs du Titan voulaient l'associer à tous les bénéfices de la victoire. Les girondins étaient des hommes étroits d'idées et faibles d'esprit. Leur cœur n'était pas dévoré de l'amour de l'humanité sacrifiée. Meilleurs certainement que les patriciens, plus éclairés, plus probes, plus doux, ils n'eurent pas l'âme assez magnanime pour faire droit à qui avait le plus à réclamer. Ces girondins n'étaient que des **juste-milieu**, qui voulaient le règne

de la classe moyenne, c'est-à-dire une sorte de liberté restreinte, une république Bourgeoise où le peuple serait représenté par des riches (comme aujourd'hui) et où même ils auraient accepté un roi constitutionnel (ils avaient voulu conserver le traître Louis XVI). Barnave était amoureux de Marie-Antoinette qui était une très jolie femme, fort dépravée, fort insensible aux malheurs qui ne la touchaient pas ; dilapidatrice effrénée, conseil perfide pour son imbécile époux : **princesse** en un mot, **esprit royal** s'il en fut, race infâme, incorrigible et qui ne fera jamais sincèrement alliance avec **nous**. Les autres girondins, hommes d'un haut talent aussi, et que leur mort courageuse et fière, a rendus intéressants (et lavés même aux yeux de leurs ennemis, des fautes passées) voulaient cette république frelatée où ils auraient exercé leur influence et joué un grand rôle. C'étaient des hommes très vains et très ambitieux, comme le furent tous les hommes politiques lorsqu'ils ne travaillèrent pas exclusivement et de bonne foi pour le peuple. Ils furent sacrifiés sur l'autel de la patrie. Ce fut un beau temps que celui où la république était si riche en grands hommes qu'elle immolait Vergniaud, Barbaroux et Mme Roland pour n'avoir pas été grands jusqu'à la dernière conséquence de l'entreprise.

Ce parti du tiers état, parti du **juste-milieu** (fais-y bien attention), parti des demi-mesures, conservateur de l'aristocratie, ami des distinctions sociales, fut réprimé et épouvanté quelque temps par la mort des Girondins et par l'inflexibilité sublime de Robespierre. Mais il devait bientôt reprendre le dessus et abattre les seules têtes vraiment républicaines que possédait la révolution, Robespierre, S[ain]t-Just, Fouquet-Thinville [sic]. Il les fit périr. Il trompa le peuple, déshonora par mille journaux infâmes la mémoire de ses véritables défenseurs, il rétablit les distinctions, rappela les ennemis de la révolution et accoucha d'un directoire, égout de vices ; de crimes et de dilapidations. Tu sais comment le directoire amena la tyrannie, comment peu à peu les mœurs républicaines furent corrompues, comment les grands redevinrent insolents, et le peuple avili, comment les vieux Jacobins furent persécutés par ce Napoléon sorti de leurs rangs, comment enfin toutes les libertés conquises furent misérablement perdues sous celui qu'on appelle **le grand homme**. A la restauration le parti juste-milieu était fort. Il s'était très bien arrangé de la tyrannie de Napoléon. La Gironde était devenue Bonapartiste. C'est tout simple. Le vieux patriciat, avec ses titres et ses prélatés, ne pouvait régner qu'un instant. L'opposition était forte, parce que les deux éléments révolutionnaires faisaient cause commune, le tiers état et le peuple. L'ancienne royauté dura quinze ans et tomba pour jamais en France en 1830.

3° **Le peuple** fut représenté dans la révolution par les jacobins. Robespierre, le plus grand homme des temps modernes, homme calme, persévérant, incorruptible, implacable dans l'exercice de la justice, homme dont la vertu est restée pour ses ennemis acharnés aussi pure que le marbre de Paros, Robespierre, le seul homme du peuple, le seul ami de la vérité, le seul ennemi sincère de la Tyrannie, Robespierre, n'en doute pas, dont tes enfants et ceux de tes sœurs salueront un jour la statue, voulut que le pauvre cessât d'être pauvre et que le riche cessât d'être riche. Il fit la loi du maximum, il tailla dans le cœur du roc pour délivrer le Titan. Assez de bavards avaient tourné autour, et après avoir donné mille conseils absurdes, s'étaient retirés en disant : le rocher est trop lourd, il risquerait d'ailleurs de nous écraser en tombant. Laissons le rocher debout, laissons le titan gémir. Robespierre et ses héroïques amis se dévouèrent. Ils savaient bien que le rocher les écraserait, et ils s'en souciaient peu. Ils y mirent la hache, et ils le firent tomber en éclats. Il y périt beaucoup de monde, et comme ils avaient mis de rudes travailleurs à la besogne, on n'épar-

gnait rien. De sorte que la bourgeoisie effarée, criait et se plaignait fort. Laissez-là le peuple, criait-elle, le peuple, c'est nous. Nous sommes délivrés depuis longtemps, nous sommes contents. Vos travaux nous gênent et nous effrayent, que le Titan meure, nous vous maudirons si vous ne l'abandonnez. Mais les libérateurs allaient toujours. Ils avaient du sang jusqu'au cou, on les appelait bourreaux ; on les nommait monstres, bêtes féroces. Ils souriaient d'un air impassible, et ayant travaillé tout le jour à cette épouvantable corvée, ils avaient à peine de quoi souper le soir. Ils s'embrassaient d'un air serein, Robespierre était aux pieds de Léonore, S[ain]t-Just jouait de la flûte, le menuisier donnait à souper et les libérateurs priaient ensemble pour le Titan. Mais les dames girondines n'avaient plus de robe de satin, les muscadins étaient furieux d'être obligés de vendre leurs chevaux. Toute cette immense **classe aisée**, qui aimait le luxe, et qui se souciait fort peu que le peuple eût du pain, se mit à crier si fort et à mentir si impudemment que le peuple étonné s'arrêta et laissa égorger ses libérateurs. Tout fut dit. Le Titan soupira et retomba anéanti, malade et froissé des efforts qu'il avait fait[s] en pure perte, et si découragé qu'il n'essaya plus de longtemps de se délivrer.

Voici la révolution expliquée. Marche ascendante de la délivrance depuis les états généraux jusqu'à la puissance de Robespierre, marche rétrograde depuis la mort de Robespierre jusqu'à la restauration. A la restauration tentative constitutionnelle, lutte mal dirigée, mélange funeste et dissolvant dans les rangs de l'opposition, révolution superbe complètement exploitée par le parti girondin, autrement dit classe bourgeoise, ou juste-milieu. — Aujourd'hui avilissement, corruption, confusion, état maladif, vague, déplorable, attente de jours meilleurs dans le cœur d'un petit nombre. Grand triomphe de l'égoïsme personnifié dans l'aristocratie nouvelle. Le Titan abruti ne donnant aucun signe de vie, brisé, mutilé, attendant tout, n'espérant et n'osant rien.

Sans la Gironde, le Titan serait délivré : la Gironde a perdu ses chefs sous Robespierre, et les a remplacés par Thiers, Guizot et compagnie sous Louis-Philippe. La France est gouvernée par les trois hommes les plus immoraux du siècle : Louis-Philippe, Talleyrand et Thiers.

Quiconque aime sincèrement le peuple, quiconque est décidé à sacrifier pour la délivrance du Titan, fortune, vie, honneur même (car on déshonore les martyrs tant qu'on peut), quiconque est déterminé à voir couler le sang de ses enfants comme le sien propre pour la défense du grand principe, quiconque accepte la persécution, le supplice, la flétrissure et la malédiction de l'univers, quiconque immole tout à ses convictions, doit venir à la **Montagne** et se tenir prêt à marcher un jour avec les jacobins futurs. Quiconque est jeune, robuste, intelligent et foncièrement honnête comme mon ami Luc, doit défendre la mémoire des martyrs de la vérité et consacrer toute son existence à réparer le mal qu'a fait la Gironde.

George.

1. Ce texte a paru d'abord dans la **Revue des Sciences humaines**, fasc. 76, oct.-déc. 1954, puis au t. IV de la Correspondance Garnier, pp. 9-16. La première partie, consacrée à un examen général du problème de l'inégalité, n'a pas été reproduite ici.

AURORE DUPIN TÉMOIGNE PAR PARENTS INTERPOSÉS

Si l'enfance de George Sand fut marquée par le soleil et les ombres de l'épopée napoléonienne, elle ne le fut pas moins par les événements révolutionnaires maintes fois évoqués devant elle par ceux qui les avaient vécus quelques années auparavant : Mme Dupin de Francueil sa grand-mère, le précepteur Deschartres et Sophie-Victoire sa mère. Sans doute les fragments de vie quotidienne qui constituent les souvenirs de la jeune Aurore ne sont-ils pas des événements de premier plan. Mais dans les périodes de grands bouleversements il n'est pas de vie « privée » qui tienne. Une veuve largement quadragénaire, plutôt tranquille et d'une aristocratie relative, son fils âgé de quinze ans à peine en 1793, et le jeune précepteur de ce dernier peuvent être conduits par les circonstances à tenir un rôle peu enviable dans une actualité tragique.

C'est dans **Histoire de ma vie** (première partie, chapitre III) que l'écrivain évoque ces souvenirs familiaux. Souvenirs qui, outre quelques scènes d'une saisissante beauté, nous attachent par ce qu'ils révèlent du regard porté par George Sand, un bon demi-siècle après les faits, sur un passé brûlant soudain réanimé.

Voici comment elle situe sa grand-mère face à la situation révolutionnaire¹ :

« Quand la Révolution commença à gronder, ma grand-mère, comme les aristocrates éclairés de son temps, la vit approcher sans terreur. Elle était trop nourrie de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau pour ne pas haïr les abus de la cour. Elle était même des plus ardentes contre la coterie de la reine, et j'ai trouvé des cartons pleins de couplets, de madrigaux et de satires sanglantes contre Marie-Antoinette et ses favoris. Les gens comme il faut copiaient et colportaient ces libelles. Les plus honnêtes sont écrits de la main de ma grand-mère, peut-être quelques-uns sont-ils de sa façon ; car c'était du meilleur goût de composer quelque épigramme sur les scandales triomphants, et c'était l'opposition philosophique du moment qui prenait cette forme toute française. Il y en avait vraiment de bien hardies et de bien étranges. On mettait dans la bouche du peuple et on rimait dans l'argot des halles des chansons inouïes sur la naissance du Dauphin, sur les dilapidations et les galanteries de l'**Allemande**, on menaçait la mère et l'enfant du fouet et du pilori. Et qu'on ne pense pas que ces chansons sortissent du peuple. Elles descendaient du salon à la rue » [...]

« Je crois que ma grand-mère eut une grande admiration pour Necker et ensuite pour Mirabeau. Mais je perds la trace de ses idées politiques à l'époque où la Révolution devint pour elle un fait accablant et un désastre personnel.

« Entre tous ceux de sa classe, elle était peut-être la personne qui s'attendît le moins à être frappée dans cette grande catastrophe ; et, en fait, en quoi sa conscience pouvait-elle l'avertir qu'elle avait mérité collectivement de subir un châtement social ? Elle avait adopté la croyance de l'égalité autant qu'il était possible dans sa situation. Elle était à la hauteur de toutes les idées avancées de son temps » [...] « Mais il faut être plus que sincère, plus que juste, pour accepter les convulsions inévitables attachées à un bouleversement immense » [...] « Chacun de nous est capable de consentir à une amputation pour sauver sa vie ; bien peu peuvent sourire dans la torture. »

Mme Dupin n'eut pas à subir le pire. Entre tant de martyrs « de la cause du passé » et de « celle de l'avenir », George Sand situe sa grand-mère parmi ceux qui « placés à la limite de ces deux principes, souffrirent sans comprendre

ce qu'on châtiât en eux. Que la réaction du passé se fût faite, ils eussent été persécutés par les hommes du passé, comme ils le furent par les hommes de l'avenir ». Une imprudence fit échouer momentanément son projet de retraite en Berry, où elle venait d'acheter la terre de Nohant. Pour avoir caché de l'argenterie, des bijoux et des papiers sous les lambris d'une maison alors louée 12, rue Neuve-[Saint]-Nicolas (une section de notre rue du Château-d'Eau), elle vit son appartement perquisitionné, ses objets confisqués. Bientôt arrêtée, elle fut incarcérée au couvent des Anglaises, rue des Fossés-[Saint]-Victor, alors converti en maison d'arrêt.

Face à l'événement, un précepteur à la jeunesse impulsive et un Maurice Dupin à l'adolescence indolente vont montrer le meilleur d'eux-mêmes. « Voilà donc ma grand-mère arrêtée et Deschartres chargé de son salut », note George avec un brin d'ironie. Ici se situe une de ces scènes palpitantes qui foisonnent en période troublée. Sachant que des papiers compromettants avaient échappé à la perquisition mais risquaient d'être découverts lors de l'examen qui suivrait la levée des scellés, Deschartres se lança dans la folle entreprise de rompre plusieurs scellés et de s'introduire de nuit dans un entresol inviolé pour y effectuer une fouille, au risque d'y laisser la vie et d'aggraver au possible le cas de l'incarcérée.

George Sand rapporte (p. 65 à 68 d'**Histoire de ma vie**) cette équipée « insensée » et interminable, puisqu'il s'agissait de passer au crible vingt-neuf cartons, de trier et de brûler en peu d'heures tout ce qui pouvait présenter quelque danger. A mesure que le temps passe, l'angoisse croît ; des pas retentissent. Qui vient troubler la besogne ? A tout hasard Deschartres s'apprête à faire feu, lorsque Maurice apparaît à ses côtés. Ayant deviné sa tentative, il lui fait comprendre par gestes son désir de s'y associer. Ensemble ils poursuivent la fouille sans résultats suffisants. Force leur est de renvoyer la recherche à la nuit suivante, après avoir tant bien que mal remis les scellés en place. Malgré une journée de folle angoisse, la deuxième nuit leur est favorable. Cette fois, le succès des recherches est total. Et lorsque, un mois plus tard la « citoyenne Dupin » sera extraite de prison pour assister à la levée des scellés, on ne trouvera dans ses papiers « rien de contraire aux **intérêt de la république** ». Elle demeurera néanmoins en prison jusqu'au 21 août 1794, six mois que Deschartres et son élève, victime du décret du 27 germinal an II², passeront en exil dans le village de Passy.

Ayant si vaillamment sauvé Mme Dupin, le trop vif Deschartres manqua de peu lui valoir quelques ennuis d'arrière-garde, alors que, fraîchement libérée, elle traversait la Seine en bateau pour se rendre à Passy à pied (déplacement que, légalement, elle n'était pas encore autorisée à faire). Costumée en paysanne, elle attira l'attention de certains passagers par son allure pas vraiment sans-culotte. — « Ce sont des aristocrates qui s'enfuient », lança une femme. Redoutant le pire à l'arrivée, Deschartres menaça tout à trac « de jeter à la rivière quiconque insulterait sa commère. » « Alors ma grand-mère », conte George Sand, « par une de ces inspirations du cœur qui sont si puissantes chez les femmes, alla s'asseoir entre deux véritables commères qui l'injuriaient vivement, et leur prenant les mains : « Aristocrate ou non, leur dit-elle, je suis une mère qui n'a pas vu son fils depuis six mois, qui a cru qu'elle ne le reverrait jamais, et qui va l'embrasser au risque de la vie. Voulez-vous me perdre ? Eh bien, dénoncez-moi, tuez-moi au retour si vous voulez ; mais ne m'empêchez pas de voir mon fils aujourd'hui ; je remets mon sort entre vos mains.

— Va, va, citoyenne, répondirent aussitôt ces braves femmes, nous ne te voulons point de mal. Tu as raison de te fier à nous, nous aussi nous avons des enfants et nous les aimons » (**ibid.**, pp. 118-119).

Gageons que la scène est quelque peu embellie. L'écrivain semble en tirer la conclusion que franchise et absence de mépris peuvent inciter à la tolérance. Plus « à cheval » que ses maîtres sur le respect dû à leur « condition », Deschar- tres devait avoir, un peu plus tard, du mal à supporter que les paysans berrichons tutoient la « citoyenne Dupin ».

*
**

Quant à Sophie-Victoire, la mère d'Aurore, elle avait vécu la tourmente révolutionnaire d'une tout autre manière. Elle aussi dut évoquer pour sa fille ses souvenirs les plus marquants.

La Révolution fut d'abord pour elle un événement qu'elle ne comprenait pas et qui revêtit l'aspect d'une fête : on vient la chercher un beau matin pour l'habiller tout en blanc et pour déposer sur sa tête une couronne de roses. On lui demande d'aller en cortège jusqu'à l'Hôtel de Ville pour faire un compliment aux citoyens Bailly et Lafayette, et participer ensuite à des danses et à un banquet. Elle se souvenait d'une foule considérable dans laquelle elle avait vainement cherché sa mère et sa sœur qui, désespérées, étaient rentrées chez elles en pleurant. Lorsqu'elle était revenue le soir, à la nuit tombée, c'est escortée d'une joyeuse bande qui l'avait si bien « protégée et respectée, que sa robe blanche n'était pas seulement chiffonnée » (*ibid.*, p. 73).

Vision idyllique, tableau à la Florian ! Mais la jeune fille s'est vite émancipée. Très vite. Car des documents découverts aux Archives nationales attestent qu'en décembre 1793, Antoinette-Sophie-Victoire Delaborde se dit femme Saint-Charles et mère d'un enfant de trois ans, conçu par conséquent à la fin de 1789 ou au début de 1790³. Du mariage aucune trace n'a pu être trouvée ; il semble tout à fait improbable, même dans cette époque troublée, et il y a beaucoup de contradictions dans les lettres écrites de la prison par Saint-Charles et par sa prétendue épouse. Dans **Histoire de ma vie** il n'est pas difficile de recueillir un écho atténué de confidences tardives qui durent traumatiser Aurore lorsqu'elle les entendit : « Je l'amenai, je ne sais comment, à m'ouvrir son cœur, et j'y lus tout le malheur de sa vie et de son organisation. Elle me raconta plus de choses que je n'en voulais savoir [...] Elle voulait m'initier au secret de toutes ses infortunes⁴. » Il convient de souligner les derniers mots : **toutes ses infortunes**, car elles ne se limitent pas à Saint-Charles, puisque, lorsque Maurice Dupin rencontre Sophie en Italie, elle est la maîtresse d'un adjudant-général, Claude-Antoine Collin.

Comment pourrait-on lui jeter la pierre ? Dans ces époques troublées, tout se ligue pour fragiliser une jeune orpheline, jolie de surcroît. Le vent de liberté soufflait à chaque coin de rue. Plus rien n'est normal et rassurant. Les sœurs Delaborde horrifiées ont vu passer un jour au bout d'une pique une tête blonde, celle de la malheureuse princesse de Lamballe. Et malgré sa pauvreté et son effacement, Sophie se verra impliquée directement dans la tourmente.

Elle avait un jour chanté une chanson séditieuse contre la République. Elle avait été dénoncée. On était venu perquisitionner chez elle et on l'avait incarcérée elle aussi, avec sa sœur Lucie, dans le même couvent des Augustines anglaises où elle avait trouvé des notabilités : entre autres, la jolie Mlle Contat du théâtre de la Nation qui se convertissait sous l'influence des religieuses, incarcérées elles aussi. Elle aurait même pu rencontrer Mme Dupin, et on imagine bien qu'au temps de leur entente, elles aient évoqué quelques souvenirs communs pour comparer leurs impressions. Aurore entendait ces évocations encore toutes vibrantes d'émotion, et les gardait dans sa mémoire.

L'on voit que ce n'est pas tout d'abord par une étude livresque que la future George Sand s'imprégna de la Révolution. Son enfance fut accompagnée de tous ces récits qui, ajoutés, au hasard de conversations, à de multiples témoignages, lui façonnèrent une approche personnelle et familiale du grand bouleversement. Puis elle fera de nouveaux pas vers une conception vivante de l'histoire. Et ce n'est que bien plus tard que la lecture d'ouvrages historiques ou philosophiques (sans oublier l'actualité politique) lui donnera le recul nécessaire pour porter un jugement d'ensemble.

Bernadette CHOVELON

1. *Histoire de ma vie, Œuvres autobiographiques*, I, 55 sq.
2. Qui interdit le séjour de la capitale aux ex-nobles ainsi qu'aux familles de détenus.
3. *Op. cit.*, p. 1255.
4. *Op. cit.*, II, p. 8.

*
**

Voici une lettre inédite de Sophie Delaborde, sans date, mais qui est d'août 1794, d'après les indications figurant dans les premiers mots. Nous laissons l'orthographe intacte.

Aux bons Citoyens du Comité de la Sexion de Guillaume Tell
Ci-devant du Mail

Libertée Egalité Fraternité,
ou la mort, L'an 2^{me} de la République

Citoyens,

Depuis 6 mois je suis détenue avec ma sœur âgée de 18 ans, et moy 20, sans en savoir la cause nous filles d'ouvriers nous ne posédons aucun bien nous perdons même un temps précieux à nos âges puisque qu'on nous otte toute possibilité de nous former un Etablissement ; je travaille en modes et mon seule crime est d'avoir sollicitée la liberté d'un Etre que j'adore et qui comme moy patie depuis 10 mois dans les fers sous la simple dénonciation d'un domestique qui l'accuse d'Emigration il Etaiient chargé de commisions par vos autorité constituée et vous avez les passeport bien en règle à votre Comité. Veilliez vous en occupée un instant et vous lui ferez justice en lui rendant une liberté que pour lui je sollicite depuis si longtemps et dont ma sœur et moy sommes victimes. je ne sais ce que porte mon procès verbal mais il est bon citoyens que je vous observe que dans le même temps de mes sollicitations j'ai été englobée dans la restation d'un nommé Borel abbée qui m'a acuzé soi disant d'avoir chantée une chançon arristocrate dont je n'ait jamais eü la moindre idée — on peu me faire paraître devant tous les hommes assemblé que je prouverai mon innocence sur pareille calomnie — Ainsi Citoyens j'attends tous de votre justice et de votre vérité.

Sophie Laborde femme St Charles
aux Anglaises rue St Victor

La marrie et la sexion avait déjà mis le citoyen St Charles en liberté quand le même domestique n'étant point rasasié des tourmens qu'ils nous causais a courue cherché un ordre à votre Comité pour le faire réintégré en prison¹.

1. Archives Nationales, dossier Borel, F7 4609.

JEANNE, ROMAN DE LA RÉVOLUTION MANQUÉE

Lorsque George Sand entame la rédaction de *Jeanne*, en janvier 1844, la plume ne répond pas aux sollicitations de l'auteur ; elle refuse d'obéir à la main qui la guide et se fait subitement lâche et mensongère. Cet aveu (car il s'agit bien d'un aveu et non d'un coup de griffe de la critique) porte la date de 1852. Cette année-là, en effet, la romancière rédige pour l'édition Hetzel de l'ouvrage une brève notice, dans laquelle elle tente d'élucider les raisons de son échec. Mais l'introspection est laborieuse, et G. Sand a du mal à démêler les fils de l'écheveau ourdis huit ans plus tôt. Elle reconnaît qu'elle a été gênée par le type d'écriture — on serait tenté de dire : de production — qui lui a été imposé par le **Constitutionnel** : « *Jeanne* est le premier roman que j'aie composé pour le mode de publication en feuilletons. Ce mode exige un art particulier que je n'ai pas essayé d'acquérir, ne m'y sentant pas propre¹. » Et n'est pas Alexandre Dumas ou Eugène Sue qui veut ! G. Sand, elle, serait plutôt du parti de Balzac, c'est-à-dire de ceux qui répugnent à sacrifier le « fond » à la « forme » (« Balzac, esprit plus analytique, moi, caractère plus lent et plus rêveur, nous ne pouvions lutter d'invention et d'imagination contre cette fécondité d'événements et ces complications d'intrigues ») (p. 29). En somme, fi du suspense, pourvu que la « vérité » triomphe et éclaire les hommes ! Le raisonnement séduit par sa simplicité et sa clarté et il n'est guère surprenant : l'amie de Leroux est avant tout une pédagogue et elle se soucie peu de flatter le penchant du lecteur pour les émotions fortes. Mais, curieusement, la romancière ne paraît guère convaincue par ce qu'elle avance. La véritable raison de sa gêne, elle la suggère dans un vocabulaire passablement embarrassé à la fin de son commentaire : « En mêlant *Jeanne* à des types de notre civilisation, je trouvai que j'atténuais la vraie grandeur que je lui avais rêvée, et que j'altérais sa simplicité nécessaire. Je fis un roman de contrastes, comme ces contrastes de paysages et de mœurs dont j'ai parlé tout à l'heure ; mais je me sentis dérangé de l'oasis austère où j'aurais voulu oublier et faire oublier à mon lecteur le monde moderne et la vie présente. Mon propre style, ma phrase me gênait. Cette langue nouvelle ne peignait ni les lieux, ni les figures que j'avais vues avec mes yeux et comprises avec ma rêverie. Il me semblait que je barbouillais d'huile et de bitume les peintures sèches, brillantes, naïves et plates des maîtres primitifs, que je cherchais à faire du relief sur une figure étrusque, que je traduisais Homère en rébus, enfin que je profanais le nu antique avec des draperies modernes » (pp. 30-31). On constate que les considérations initiales sur les contraintes journalistiques ont fait place à une analyse historique confuse, mais intéressante à cause, justement, de son imprécision. En effet, par son incapacité à dégager de manière claire et satisfaisante, les motifs de sa maladresse, G. Sand atteste l'immense décalage qui existe depuis de longues années entre l'histoire officielle et l'histoire réelle. On soutient que la France s'émancipe, que le progrès se répand, mais l'on ne se demande jamais à qui ce progrès profite ; des bouleversements récents, on ne retient que la théorie ; on refuse de voir ce que l'on pourrait appeler « l'envers du décor », les résistances, les disparités (régionales ou autres). Le problème qui se pose à la romancière pourrait se résumer ainsi : comment penser sereinement « l'après-révolution », quand on est à la fois spectateur et acteur d'un drame qui s'est noué il y a plus d'un demi-siècle, mais qui ne cesse, par le biais de rémanences obscures, de tirailler les consciences ? En 1852, on peut d'ailleurs

formuler la question de manière plus polémique : comment intégrer 1789 dans la mémoire collective, alors que l'on sort d'une double révolution (1830, puis 1848) qui apparaît comme la confirmation de l'échec initial, celui des pères fondateurs ? La société ne s'est pas transformée comme on l'espérait ; les problèmes que la génération précédente n'a pas résolus ne le sont toujours pas. On peut même dire qu'en se déplaçant et en changeant de nature, ils se sont aggravés. Le Tiers Etat, fort de ses victoires successives (et sa victoire de 1830 est d'autant plus inquiétante qu'il s'agit d'une véritable trahison des espoirs populaires : les alliés de la grande Révolution sont devenus des adversaires déclarés) a frappé de paralysie le Mouvement ; il a étouffé de façon irrémédiable le rêve d'un changement radical de l'ensemble des institutions ; la France s'est refermée sur elle-même, et tout espoir d'universalité étant désormais anéanti, on en est revenu aux particularismes funestes, façon Ancien Régime (particularismes régionaux, économiques et sociaux). Le pays a été rendu peu à peu à son hétérogénéité primitive ; il n'est plus (mais, en fin de compte, le sera-t-il à nouveau un jour ?) un foyer de vie et de régénération ; il apparaît au contraire comme un ensemble froid, éclaté, que l'intelligence humaine, annihilée par la puissance du fait établi, n'arrive pas à pénétrer et à comprendre. **Jeanne** est le reflet de cette fragmentation irrécupérable et quasiment indicible. Le lecteur se perd dans ce roman désordonné et lugubre. Dans ce vaste cimetière des idées mortes, les êtres frappés à l'avance par l'échec se muent en symboles stériles : ils ne témoignent pas pour l'avenir ; l'image qu'ils renvoient du passé est une image brisée. Les tensions, les affrontements, aboutissent finalement à l'enfermement, au refus, à l'isolement. Le temps semble s'être brusquement arrêté et cette syncope interdit tout mystère, toute germination. La réalité, la triste réalité, s'étale platement ; elle se donne à voir dans sa nudité et son inconsistance ; et la création romanesque, incapable de résoudre les dissonances héritées de l'histoire récente, devient pure stylisation.

*
**

Le prologue de l'ouvrage retient d'emblée l'attention de l'exégète. L'action se déroule au cœur des montagnes de la Creuse, au lieu-dit : « Les Pierres Jaumâtres », célèbre chaos de roches cyclopéennes dont l'origine se perd dans la nuit des temps. G. Sand, bizarrement, paraît insensible à la poésie un peu sauvage qui se dégage de cet ensemble grandiose, propre à stimuler l'imagination des promeneurs et des érudits ; elle insiste au contraire sur l'aspect pitoyable de ce site, « le plus pauvre, le plus triste, le plus désert qui soit en France, le plus inconnu aux industriels et aux artistes » : « Les chênes prophétiques ont à jamais disparu de cette contrée, et les druidesses n'y trouveraient plus un rameau de gui sacré pour parer l'autel d'Hésus... De longues herbes ont recouvert la trace des antiques bûchers... et, à peu de distance, une petite fontaine froide comme la glace et d'un goût saumâtre, comme la plupart de celles du pays Marchois, se cache sous des buissons rongés par la dent des boucs » (pp. 33-34). Ce lieu est « sinistre, sans grandeur, sans beauté, mais rempli d'un sentiment d'abandon et de désolation » (p. 34). Ce sentiment, on l'éprouve devant tous les paysages qui composent le décor de **Jeanne**. Ainsi, au chapitre I, où il est question du petit village de Toull-Sainte-Croix, proche des Pierres Jaumâtres : « Une quinzaine de maisons et une pauvre église, avec la base d'une tour féodale et un seul arbre assez mal portant, forment au sommet du mont une misérable bourgade. Et voilà ce qu'est devenue une des plus fortes places de défense du

pays limitrophe entre les Bituriges et les Arvernes... » (p. 47)². La cause de ce dépérissement ? Ce que G. Sand appelle « les nouvelles délimitations », c'est-à-dire le découpage administratif de la France, opéré sous la Révolution : « La division des départements est admirable en tous points, sauf celui de jeter un dernier voile d'oubli sur l'histoire déjà assez obscure de petites localités » (p. 48). La description de la Marche, ancienne région de passages et d'échanges, est encore plus saisissante : « stérile, sans arbres, sans habitations, avec ses collines pelées, ses étroits vallons, ses coteaux arides, où il semble parfois qu'une pluie de pierres ait à jamais étouffé la végétation, et ses cromlechs gaulois s'élevant dans la solitude comme une protestation du vieux monde idolâtre contre le progrès des générations » (p. 52). Dans cette contrée, « la vivacité de l'air, froid en toute saison... vous pénètre et vous suffoque » ; le marcheur ne peut supporter longtemps « la triste grandeur d'un pareil spectacle » et ne ressent bientôt que « l'effroi de l'isolement » (p. 53). Inutile de chercher dans le cœur de la terre un refuge, une protection. Ici pas de grottes, pas de labyrinthes, comme dans **Consuelo**. Lorsque G. Sand évoque les viviers de Toull, c'est pour se plaindre de leur perfidie : « Ce sont de nombreuses sources qui n'ont pas leur jaillissement à fleur de terre, et qui minent le sol en filtrant par-dessous. Une vase compacte, tapissée d'un jonc fin et court, qu'on pourrait prendre pour l'herbe d'un pré, les recouvre et cache entièrement à l'œil inexpérimenté ces glaises mouvantes aussi dangereuses que les sables mouvants des bords de la mer... On y entre peu à peu jusqu'au genou, jusqu'à la ceinture, jusqu'aux épaules, et chaque effort tenté pour se dégager, vous y plonge plus avant. Enfin, sans de prompts secours, on y périrait, non pas noyé, mais étouffé par la vase... » (p. 60). On aurait bien de la peine à retrouver dans ces étendues inhospitalières, hostiles à toute culture, mais aussi ennemies de l'homme, la terre nourricière, chère à Michelet, cette terre féconde que le célèbre historien décrira en 1862 dans **La Sorcière**, hantée par les esprits bienfaisants, elfes et sylphes, et en communion parfaite avec les humains qu'elle nourrit et qui la fertilisent. Le monde de Jeanne apparaît, lui, comme un monde hermétiquement clos, surnois, rétif à toute forme d'échange. Les traces laissées par l'histoire, les révolutions, ou tout simplement les évolutions, sont perçues comme autant de blessures inguérissables. Ce sol ne semble autoriser aucune fermentation : il ne s'agit nullement d'un humus fertile travaillé par des forces secrètes et inépuisables. La nature est présentée dans **Jeanne** comme une gangue qui retient les vivants, les cloue au sol natal ou au contraire les repousse et les exclut, avant de se refermer sur elle-même.

*
**

Revenons un instant au prologue. Cette notion de fermeture apparaît encore plus nettement lorsqu'on étudie les rapports qu'entretiennent entre eux les principaux protagonistes du drame, c'est-à-dire les trois amoureux de Jeanne : le jeune Guillaume de Boussac, garçon faible et sensible aux préjugés de classe ; l'avocat libéral Léon Marsillat, passionné de Voltaire et de Béranger, et grand coureur de jupons ; enfin, le bon, le noble Arthur Harley qui incarne la tolérance et la générosité, chères aux philosophes du XVIII^e siècle. Sir Harley est le personnage central du roman, car il représente aux yeux des deux autres compères et du monde environnant le « risque » (comprenez : le risque attaché de toute éternité au souvenir de la perfide Albion). N'est-ce pas lui qui reprend

au vol l'idée selon laquelle un trésor serait enfoui dans la région ? N'est-ce pas lui qui, sous des dehors innocents, réveille les démons de l'Histoire, en rallumant le sempiternel conflit mercantile qui oppose la France à l'Angleterre ? Devant ce danger, cette offense, le camp français doit réagir au plus vite ! Jeanne, la belle dormeuse des Pierres Jaumâtres devient, dès le premier regard que les trois hommes portent sur elle, l'objet d'un pari stérile, d'un défi, lancés par le « chasseur » Marsillat qui songe déjà à sa prochaine conquête. Il importe en effet de réduire la petite paysanne au silence et à la soumission, de la déposséder de ses virtualités, car elle fait « naturellement » partie des biens que l'on entasse et non de ceux que l'on fait fructifier par l'audace et l'énergie. D'emblée, la césure entre les deux clans est consommée, et cette coupure irrémédiable va entraîner la perte de l'héroïne, car rien ne peut rapprocher le philanthrope Arthur, qui croit aux « hommes » et non aux « esclaves » (p. 38), de la gent des usuriers qui pensent qu'avec un « napoléon », on se rend maître de la destinée d'autrui ; et l'on pressent que, dans le combat inégal qui s'annonce, la France de la Révolution et de l'Empire va sortir meurtrie et diminuée. Ainsi Jeanne l'innocente, Jeanne la rêveuse, récrit l'Histoire à son insu.

L'ensemble de l'ouvrage se présente comme une variation sur le thème des méfaits de « l'âge d'or »³. L'or tue : on le comprend aisément lorsqu'on lit la fin lamentable de l'héroïne. Mais cette mort tragique est annoncée, tout au long du roman, par de nombreux détails qui prouvent que dans ce coin isolé de la Marche la monnaie captieuse et ensorcelante a agi depuis un temps immémorial comme un ferment de désagrégation. Si l'or a desséché le paysage, il a desséché également les cœurs ; après avoir corrompu les possédants, il a perverti les petits, les humbles, et leur a ôté leur simplicité naturelle en les rejetant du côté du monde des apparences : les pauvres ne cessent de parler de ce qu'ils ne connaissent pas, ils ne s'appartiennent plus (il convient de donner au mot « connaître » son sens fort, puisqu'il est dit au dernier chapitre que seule, Jeanne a la vraie « connaissance »). Cela est vrai, au début de l'ouvrage, de Léonard, le sacristain, de la mère Guite et de sa fille Claudie, véritables émules de Marsillat, qui semble leur avoir inculqué son avidité et sa grossièreté. Cela l'est davantage encore de la Grand'Gothe, la tante de Jeanne, qui n'hésite pas à se compromettre et à trahir ses semblables afin de remplir son bas de laine. On prétend en effet qu'elle a des sacs d'écus cachés dans sa paillasse et que ces écus lui viennent du commerce honteux qu'elle entretient avec « certains bourgeois riches et dissolus » (p. 76). Cette magicienne est l'incarnation du Mal ; elle n'a rien à voir avec la douce sorcière de Michelet, qui préfère fuir son foyer et gagner la lande, plutôt que de subir la souillure de l'argent, et qui a pour amis et protégés tous les proscrits de la Création, même les plus insignifiants (les oiseaux et les animaux, par exemple, pourchassés à cause de leur faiblesse). La Grand'Gothe, elle, prend plaisir à semer l'effroi et la maladie autour d'elle. Elle symbolise la peur et la mort : « Son regard donnait la fièvre... les chèvres des bergères à qui elle parlait souvent tarissaient ; leurs brebis perdaient la laine avant la tondaille, et leurs poulains « s'éboïtaient » en galopant sur les roches, ou se perdaient dans les viviers » (p. 76). Elle tire profit de ce que Michelet appellera les « temps du désespoir »⁴ ; sa devise pourrait être : « Imitation-subtilité-servilité »⁵. Elle préfère la soumission à la résistance, la jouissance à l'abnégation ; par son action maléfique, elle brise de manière irrémédiable la solidarité naturelle qui unit les faibles et les force à s'aimer.

Mais, objectera-t-on, il n'existe donc pas d'instance morale capable de susciter chez les pauvres humains, livrés corps et âme à la lèpre de l'or, un sentiment de révolte ? Si, mais cette instance — il s'agit en l'occurrence de l'Eglise — succombe, elle aussi, au culte des idoles. Elle n'arrive pas à endiguer cette soif universelle de richesses, car sa faiblesse doctrinale la conduit à prêcher une fausse tolérance qui équivaut à une démission : à ses yeux, le mal est si ancien, si difficile à expliquer qu'on ne peut espérer y remédier. Il faut relire avec attention les deux chapitres intitulés « L'érudition du curé de campagne » et « Le feu du ciel » (chapitres V et VI). Le personnage principal en est le prêtre de la paroisse de Toull, le curé Alain. On serait presque tenté de dire : le bon curé Alain, car on chercherait en vain dans les yeux de cet homme pacifique et bavard les lueurs des bûchers de l'Inquisition. Le brave desservant serait plutôt ce que l'on appelle à l'époque un « antiquaire », c'est-à-dire un érudit local, acharné collectionneur, mais piètre historien. Témoin ses interprétations fumeuses du passé de Toull qu'il n'hésite pas à assener à ses interlocuteurs incrédules comme autant de vérités révélées. On comprend qu'il soit chauvin et un peu maniaque, lorsqu'il évoque l'histoire de son pays. En revanche, on a du mal à admettre son scepticisme latent. Alain, à l'instar de ses paroissiens, s'est laissé séduire par le monde des apparences. Il avoue ne pas être arrivé à lutter contre la superstition particulièrement vive dans cette contrée reculée. On lui pardonnerait volontiers cette incapacité s'il ne participait pas lui-même, d'une certaine manière, à cette superstition. L'Histoire est, en effet, chez lui l'objet d'un vaste recensement stérile. Il ne se soucie nullement de résoudre les contradictions héritées des temps anté-historiques. En particulier, il accepte sans difficulté la coexistence du paganisme et du christianisme dans les mentalités rustiques⁶. Il ne cherche pas à pénétrer le mystère qui permettrait de comprendre cette indifférenciation ; il se contente de dresser un catalogue vague et confus des us et coutumes qui perdurent dans la tête du paysan. En cela, il contribue à la symbolisation, à la caractérisation, imposées par le monde moderne, plus soucieux d'amasser et de classer que de produire et de transformer. Cette inertie, cette inefficacité, apparaissent de manière particulièrement criante à la fin du chapitre V, où le peureux Alain repousse avec vigueur l'idée que l'on pourrait apporter des capitaux dans la région de Toull et les employer à l'amélioration des terres. Il n'hésite pas à brandir devant Guillaume la « menace sociale » : jamais le paysan marchois n'acceptera un tel risque ! (« On se persuaderait que vous faites bouleverser le sol pour en arracher les pièces d'or qui brûlent la racine des plantes, et sans doute les chariots d'or et d'argent massif, les casques étincelants et les ceintures de pierreries de vos ancêtres... » [p. 91].) Lui-même écarte l'idée que ce trésor puisse lui appartenir et il le léguerait volontiers, le cas échéant, au jeune châtelain ; quelques pièces glanées par-ci, par-là, au hasard de ses recherches, lui suffisent : « ... je souhaite de toute mon âme qu'il se trouve sur vos terres et non dans mon jardin, où, sans rien chercher pourtant, j'ai trouvé, tout en plantant mes salades, d'assez belles monnaies romaines... » (p. 92). Ce pauvre prêtre reflète bien l'impuissance à laquelle se voue le porte-parole des simples, lorsqu'il accepte de pactiser avec les partisans de la force, qu'il s'agisse de la force brutale du seigneur ou de celle, plus subtile mais redoutable, du bourgeois qui achète les consciences et les contraint à se renier. Comment pourrait-il « pénétrer l'avenir », « étendre le présent de ce qui fut et de ce qui sera »⁷, celui qui renonce par avance à comprendre le passé, à débrouiller sa complexité et se satisfait benoîtement de l'instant ? Ce

n'est pas un hasard si l'aboulique curé de Toull, après avoir rejeté les projets inquiétants des « entrepreneurs », se précipite dans les bras de Marsillat et accepte sans sourciller son incroyable proposition : enfoncer un thermomètre dans les viviers pour vérifier leur fertilité. Ce n'est plus le **Connétable de Chester**, cher au romanesque Guillaume, c'est carrément **Bouvard et Pécuchet** !

Cette capitulation tragique interdit tout espoir d'une palingénésie par l'amour. Jeanne va devoir désormais, de gré ou de force, sortir de sa prostration bienheureuse. Arrachée à sa précieuse indépendance, elle devient le sujet et l'objet de tous les tourments, et les événements les plus douloureux s'enchaînent avec une infernale simplicité. L'annonce de l'incendie de la maison de Tula, la pieuse mère de la petite pastoure, met fin de manière brutale aux divagations de l'archéologue en soutane. Privé de ses appuis ancestraux, le petit monde des campagnes se désagrège, à l'image de la pauvre mesure en flammes que personne ne songe à sauver. Le « C'est trop tard ! », lancé en chœur par les paysans terrorisés, retentit dans la nuit comme un présage : rien ne pourra être conservé de la Tradition, malgré les efforts de Guillaume et surtout de Marsillat « qui travaillait comme un Hercule, secondé par cinq ou six vigoureux compagnons, de ces « gars » de bon cœur qui mettent un peu de vanité à bien faire, et que le moindre encouragement enflamme d'émulation, véritable type des volontaires de la république et des fantassins de l'Empire » (p. 103). Le souvenir glorieux de l'épopée révolutionnaire devient ici une référence vide de sens ; l'énergie patriotique s'use en pure perte au sein de cette société tout entière livrée au poison de l'or, « depuis qu'il n'y a plus d'empereur ». Jeanne doit fuir le foyer maternel entièrement détruit (c'est-à-dire, le foyer de toute vie dans ce monde desséché !), mais cette fuite ne correspond nullement à une évasion. La bergère du mont Barlot ne se réfugie pas dans le sein de la nature bienfaitrice qui apparaît pourtant comme un asile privilégié : elle revient — et ce retour équivaut à une régression historique — au château de Boussac, où servit jadis sa mère. Le monde froid des conventions reprend ainsi ses droits. Jeanne ne deviendra pas la grande prêtresse que le peuple des exclus appelait de ses vœux. Au contraire, elle va être plus que jamais ballottée entre des instincts ou des désirs contradictoires : on va se jouer d'elle jusqu'à ce que mort s'ensuive. La demeure du charmant Guillaume est en réalité une prison.

**

Les clefs de cette prison sont détenues par deux femmes qui constituent un assez bel exemple du déclassé social post-révolutionnaire. Mme de Boussac, la mère de Guillaume, et Mme de Charmois, son amie, s'ennuient dans leur austère retraite : les temps sont si durs ! La noblesse n'est plus ce qu'elle était et on vit mal. L'aspect intérieur du château de la famille de Boussac témoigne de cette gêne. « Au bas de ces vastes lambris rampaient, pour ainsi dire, de méchants petits fauteuils à la mode de l'Empire, parodie mesquine des chaises curules de l'ancienne Rome. Quelques miroirs encadrés dans le style Louis-XV remplissaient mal les grands trumeaux des cheminées. Il y avait entre ce mobilier et le formidable manoir où il flottait inaperçu, le contraste inévitable qui rend la noblesse de nos jours si faible et si pauvre auprès de la condition de ses aïeux » (p. 133). Pour la propriétaire des lieux dont le mari a servi avec une fidélité exemplaire le vainqueur d'Austerlitz, les soucis pécuniaires sont la conséquence directe de l'infortune politique : 1815 apparaît ici comme la date fatidique ; le mot « empereur » résonne comme un cri de douleur et

de détresse : (« Nous qui avons passé notre jeunesse au milieu des fêtes et du luxe de l'Empire, nous trouvons le temps présent bien triste et la vie bien nue » [p. 135].) Nous sommes en 1820 et les blessures de l'histoire ne se sont pas encore refermées. On peut bien se quereller, comme le font les deux comparses sur les avantages et les inconvénients du régime défunt, un constat s'impose : avec la chute de Buonaparte, « on » a tout perdu, les titres, les places, les distinctions... En tout cas, on a suffisamment perdu pour garder encore le « goût de l'or » dans une société futile et spécieuse, qui flatte les instincts les plus bas sans donner les moyens de les satisfaire. Bref, une société qui, en créant des espérances vagues et illimitées, invite en permanence à la compromission. La fin du chapitre X ne laisse aucun doute là-dessus. Mme de Boussac, qui paraît pourtant se faire une haute idée de l'honneur, au sens que l'on pouvait donner à ce mot sous Napoléon, et mépriser l'arrivisme forcené de l'ignoble Mme de Charmois, est décrite, à la page 140, comme une personne faible et facilement influençable. « L'Empire l'avait beaucoup moins corrompue que Mme de Charmois ; mais il en avait fait comme de toutes les femmes qui y ont joué un bout de rôle, un enfant gâté, une personne frivole, soumise à des besoins de luxe et de vanité, que le régime collet-monté de la Restauration ne pouvait pas corriger radicalement... Mme de Boussac n'était pas intrigante ; mais le caractère intrigant de la Charmois ne la scandalisait pas autant qu'il l'aurait dû faire. Elle n'eût jamais inventé rien de bas et de pervers ; mais au lieu d'être indignée de ces vices chez les autres, elle s'en amusait quand elle les voyait entourés d'esprit et d'audace enjouée. » Au moment où la petite paysanne exilée s'apprête à rejoindre ses nouvelles protectrices, on pense involontairement à la réflexion de Guillaume au début du chapitre VI : « O ma pauvre Jeanne !... tu es une fille bien mal gardée... » Les deux rouées n'ont rien à envier à Marsillat : leur avidité, leur sens de l'opportunisme, leur faiblesse, les rendent vulnérables et on devine en les voyant que le drame est imminent.

Le principal acteur de ce drame, le bourreau involontaire de Jeanne, n'est autre que le fils de Mme de Boussac, le mièvre Guillaume, marqué par le sort : en effet, peu de temps après l'incendie de la maison de Tula, il a reçu en pleine tête une pierre lancée dans la nuit par une mystérieuse lavandière (on pense inévitablement à la Grand'Gothé) ; la commotion a été si forte qu'il a été obligé de faire un bref séjour en Italie, en compagnie de son ami Arthur, pour refaire ses forces. Mais, hélas, l'éloignement n'a pas eu l'effet escompté et Guillaume n'est pas réellement guéri (comprenez : guéri de son amour naissant pour sa sœur de lait, la fille de Tula) ; le bon Arthur n'a pas pu jouer le rôle dévolu, en 1837, à son homonyme, dans **Mauprat**. Pis même : il se révèle subitement un dangereux rival pour son compagnon de voyage, puisqu'il tombe à son tour follement amoureux de Jeanne. Peu de temps après son arrivée à Boussac, ne parle-t-il pas mariage et établissement ? Il faut bien mesurer ce que ce revirement brutal signifie : sir Harley était jusque-là le seul régulateur de l'action ; grâce à cet émule de Franklin et de La Fayette, on pouvait penser que le monde neuf, issu de la Révolution, n'avait pas encore entièrement cédé à l'illusion mercantile et renié ses idéaux ; on se prenait à croire à une possible conciliation de tous les intérêts individuels en vue du bien général ; les hommes n'étaient plus relégués au rang de serviteurs passifs de l'Histoire, mais appelés à devenir les membres d'une grande communauté fraternelle et dynamique. Bref, l'esprit paraissait devoir triompher de la matière. Au retour d'Italie, sa devise : « Loyauté, dévouement, patience » paraît plus suspecte. Arthur n'est pas un rustre capable de tout pour satisfaire ses appétits (jamais il ne pactise avec Marsillat) ; mais il contribue quand même, par sa

passion amoureuse, au malheur de Jeanne qui se défend en invoquant avec sincérité et vigueur tantôt le souvenir de l'Empereur, tantôt celui de la Grande Pastoure. Lui aussi se bâtit un roman de son aventure et, ma foi, il aime assez se monter la tête ! Plus grave : pour séduire sa dulcinée, il n'hésite pas à recourir aux procédés vils qu'il n'aurait pas manqué de blâmer chez ses semblables quelques mois auparavant. Est-il vraiment un « philanthrope », celui dont G. Sand avoue qu'il « semait l'argent sur ses pas, et cherchait à se faire rendre, par les pauvres habitants de ces landes arides, mille petits services inutiles » (p. 204) ? On peut se poser la question... Pourtant, il ne faut pas se méprendre, car Arthur ne saurait être comparé à Guillaume, la romancière insiste sur ce point : le jeune baron « avait pour Jeanne ce qu'en style de roman on peut appeler une passion. C'était cela et rien que cela, car, pour un amour profond, capable de dévouement et de courage, il était bien loin de sir Arthur... » (p. 206). Le mot qui résume le mieux le personnage est « vanité ». Rien de tel chez l'Anglais, dont les projets ne sont ni égoïstes, ni hypocrites. Est-il stupide de chercher à rendre Jeanne heureuse en l'épousant, surtout si ce mariage doit faire le bonheur du pays ? (« Déjà, il se rêvait propriétaire d'une bonne ferme de la Marche ou du Berry, vivant à sa guise, en bon campagnard, loin du monde dont il était las, serrant lui-même ses récoltes, travaillant « comme un homme », avec ses métayers, enrichissant ses colons, faisant le bonheur de sa commune, et goûtant lui-même la plus grande félicité auprès de sa belle et robuste compagne » (p. 207). Lorsqu'il échafaude ce plan empreint de rousseauisme, sir Harley reste fidèle à son précepte initial : faire confiance aux « hommes libres » pour trouver le trésor dont la découverte révolutionnera la région. Mais il est en train de mesurer, à ses dépens, l'importance des rigidités économiques et sociales qui paralysent son pays d'élection. La « belle canéphore » est un personnage hypertrophique, une sorte de statue surchargée de symboles ambigus et mortifères. Cet indéterminisme froid voue l'humble fille des champs à l'inutilité et à la mort. En effet, elle n'offre aucune prise à celui dont le but avoué est de s'en remettre à l'intelligence créatrice pour susciter la richesse, la « vraie » richesse et qui, les circonstances aidant, finira par consentir un placement plus facile mais plus efficace. Elle représente les éternels oubliés de l'Histoire, ceux « à qui on a fait tort »⁸, masse confuse et innommable. Jeanne a peut-être été une beauté agissante, à l'époque où le mythe qu'elle incarne de manière latente était véritablement fondateur (on ne peut s'empêcher de penser à 1789). Mais, elle témoigne désormais par son inertie que l'entreprise décisive a été manquée (la critique de l'œuvre de la Constituante et de la Convention se précise chez G. Sand, en cette année 1844)⁹. Lorsque les politiques tentaient de réorganiser la France sur des bases nouvelles, la Velléda du mont Barlot a pu constituer l'image idéale de la Femme, telle que la dessine Michelet dans son œuvre, énigme vivante et fascinante, grande prêtresse de l'Avenir. Mais depuis cet instant fatal, l'Histoire est en quelque sorte « retombée » ; elle ne se donne plus à voir et à entendre ; elle ne trouve plus sa place dans le cœur des simples. Les imitateurs d'Arthur se sont tus ou se sont ralliés ; le Juste-Milieu a vu en eux des proies faciles et des héros prometteurs. Ainsi le temple s'est refermé sur l'oracle, inapte à renouveler sa prophétie.

Condamnée à mourir, Jeanne s'éteint, harcelée par la meute de ses prétendants coalisés. Mais elle meurt en sibylle, et il convient de s'arrêter un moment sur cet aspect de l'ouvrage. La petite bergère sort de sa torpeur légendaire pour dicter la Loi, transmettre le message susceptible de rallumer les énergies. La ruse et la médiocrité cèdent enfin à l'innocence et à la vertu. Marsillat est anéanti sous le poids de sa faute : du monde boiteux qu'il se flattait d'incarner par

son audace et sa suffisance, il conserve les honteux stigmates ; Guillaume reste seul face à ses rêves, mais la fréquentation d'Arthur a fait de lui un sage, (« ... il porta dans toutes ses relations avec les hommes que le préjugé lui rendait inférieurs une charité et une bienveillance à toute épreuve » (p. 279). Seul, « l'excentrique gentleman » sort victorieux de la lutte. Le fidèle compagnon de Guillaume a sans doute souffert de sa folle présomption amoureuse, mais son projet, lui, n'a rien perdu de sa pertinence, et c'est Jeanne elle-même qui s'en fait l'interprète : « Il y a un trésor dans la terre. Il n'est à personne ; il est à tout le monde. Tant qu'un chacun le cherchera pour le prendre et pour le garder à lui tout seul, aucun ne le trouvera. Ceux qui voudront le partager entre tout le monde, ceux-là le trouveront » (p. 278). Ainsi le roman s'achève sur une promesse : grâce au couple Harley (Arthur épouse en effet, selon le vœu de Jeanne, la sœur de Guillaume), l'histoire est à nouveau en marche, le monde futur attend ses révélateurs et la leçon de Mauprat n'est peut-être pas tout à fait perdue...¹⁰.

*
**

Promesse bien timide, objectera-t-on, et gravement compromise par la disparition brutale de l'héroïne, élevée « in fine » au rang de Pythie omnipotente. Certes, mais il faut se souvenir de la fortune qu'a connue au XIX^e siècle le thème de la « puissance inattendue du faible ». Jeanne représente le Peuple dont nous avons souligné l'esprit de soumission, le goût du lucre, signes d'affaïssement moral. Toutefois, si l'on s'en tient à ces considérations, on risque d'oublier que le peuple, pour nombre d'historiens, de romanciers du XIX^e siècle, n'est perceptible qu'au travers de ses « parousies ». Nous reprenons volontiers le mot de Pierre Albouy et le commentaire qui l'accompagne : « Ce peuple, qui n'est nulle part et qui est partout, derrière chacune de ses occultations — défaites, guerres civiles, catastrophes —, par instants, se révèle ; la Patrie se laisse voir »¹¹. L'expression « par instants » revêt ici une importance primordiale. En effet, rares sont les moments, dans l'Histoire, où, pour reprendre la formule d'Albouy, « la France s'apparaît à elle-même »¹². Ce fut le cas en 1830, mais surtout en 1789, avec « cette heureuse Révolution, attendue mille ans » (c'est Michelet qui parle). Alors, poursuit l'historien, « le temps a péri, l'espace a péri, ces deux conditions matérielles auxquelles la vie est soumise... Etrange *vita nuova* qui commence pour la France, éminemment spirituelle, et qui fait de toute sa Révolution une sorte de rêve, tantôt ravissant et tantôt terrible... »¹³. En effet, pour ces quelques mois, au cours desquels l'homme a cru toucher à l'éternité, combien d'années de tristesse, de deuil, ou d'incertitude ! La Terreur, l'Empire, la Restauration : la France s'est comme effondrée sous le poids de ses propres malheurs ; l'esprit républicain, perverti ou banni, n'a plus animé la conscience des gouvernants. Mais il n'est pas mort pour autant : jamais Marianne n'a été aussi vigoureuse qu'au cours de cette longue « nuit » pendant laquelle elle a été foulée aux pieds, vilipendée, ou tout simplement ignorée. C'est que, lorsqu'elle parle bas, elle parle mieux au cœur et, si la conscience populaire ne s'exprime plus sous la forme de discours proférés du haut d'une tribune, elle revit sous des apparences plus humbles, mais aussi plus prégnantes. En 1844, le message de la petite bergère n'est pas perdu ; simplement, les temps ne sont pas mûrs pour que son écho pénètre de manière frappante et durable les âmes des simples. Ce qui est en cause dans *Jeanne*, c'est ce que l'on pourrait appeler « l'apprentissage négatif » de la Révolution. Parce qu'on a oublié que « le Messie par qui les temps sont accomplis ne descend pas du ciel, il monte

d'en-bas : c'est le Peuple »¹², on a fini par retirer à ce peuple son bien le plus précieux : le culte de la Tradition ; on l'a contraint à l'Oubli, on a hâté son dépérissement. L'œuvre de 1789 est donc à recommencer.

*
**

Le mérite de G. Sand, en cette année 1844, consiste précisément à mettre l'accent, dans une série de textes théoriques regroupés plus tard sous la dénomination de **Questions politiques et sociales**, sur les origines de ce dépérissement, particulièrement sensible dans le petit monde des campagnes. La lettre « A M. de Lamartine », rédigée en décembre 1843, dessine déjà les contours du problème. Ce qui a tué à petit feu la province et ses habitants depuis les débuts de la Révolution française, c'est l'abus de la centralisation. « La centralisation, note G. Sand, est certainement la clef de voûte de l'unité française. » « Mais, ajoute-t-elle, le principe même de la centralisation se trouve faussé aujourd'hui chez nous, au point de produire le contraire de la centralisation véritable, c'est-à-dire la concentration, l'envahissement et l'absorption¹⁴. » Paris ne songe qu'à exploiter le reste de la France et ne se soucie pas de rétribuer sous des formes positives l'immense effort que le pays tout entier consent à son égard. Ce déséquilibre est l'œuvre involontaire de la Révolution : « Certes, l'Assemblée constituante et la Convention, en abolissant les barrières de province à province, en détruisant même jusqu'aux dernières traces et jusqu'aux noms de ces provinces, n'avaient pas voulu décréter l'anéantissement de la France. C'était, au contraire, l'unité de la France, la vie générale de la France, l'organisation collective de la France, que nos législateurs sortis du peuple avaient voulu fonder. Mais, hélas ! leur tentative d'organisation ne fut qu'un rêve... Qu'est-ce, en effet, que la France aujourd'hui, moins Paris, sinon une grande solitude ? et l'on appelle cela « centralisation » ! La Révolution n'a fait qu'achever la concentration monarchique de la France. Après elle, donc, Louis XIV a reparu dans une figure plus grandiose, dans Napoléon. L'un comme l'autre a dit : " L'Etat c'est moi ; et où je suis, là est l'empire¹⁵. " » Et il ne faut pas attendre du régime de Louis-Philippe, « qui n'a d'autre idéal que l'imitation du passé »¹⁶, un renversement de cette fâcheuse tendance. Les fonctions sont bien définies : à Paris, on jouit, en province, on se prive ! Mais, objectera-t-on, le paysan, l'artisan touchent nécessairement les dividendes de leur travail, si maigres soient-ils ; l'argent circule grâce au commerce... Bien sûr, mais qu'entend-on par le mot « argent » ?... Celui que Paris distribue à ses pourvoyeurs n'est qu'un « produit stérile », une « jouissance fictive qui ne descend pas jusqu'aux classes pauvres, et qui ne profite pas même aux classes moyennes ». « L'argent dans leur main, poursuit G. Sand, n'est qu'un moyen de continuer le commerce de l'argent, d'acquérir plus d'argent encore, toujours plus d'argent ; et le laborieux spéculateur meurt à la peine de la richesse, sans y avoir soupçonné une source féconde pour le bien-être et le progrès moral de ses semblables¹⁷. » Pour le reste, la « récompense » octroyée par Paris à la province laborieuse consiste en l'envoi de fonctionnaires, chargés de la répression, c'est-à-dire de l'application par les textes et les règlements de la loi inflexible de Mammon¹⁸. En un mot, plus le paysan produit, plus il nuit à ses propres intérêts...

Au début d'octobre 1844 (c'est-à-dire six mois après la publication de **Jeanne**), G. Sand rédige la fameuse **Lettre d'un paysan de la Vallée Noire écrite sous la dictée de Blaise Bonnin**. La critique qui pointait déjà dans la lettre à

Lamartine se précise. Ce long texte est un véritable pamphlet, dans lequel la romancière prête la parole à un petit paysan du Berry maladroit, mais hardi et sincère. Derrière la balourdise de l'homme des champs, se cache un gros bon sens et une perspicacité qui émeuvent le lecteur. Que déclare Bonnin ? « On dit, on prétend, on soutient que la Révolution nous a fait de grands biens et porté beaucoup de profit. Nous l'avons cru aussi, et, le jour où nous nous sommes trouvés sans seigneurs, sans abbés, sans dîmes ni redevances, nous nous sommes tous imaginé que nous allions être libres et gaillards comme alouettes au champ. Nous nous sommes trompés, foi d'homme ! Je ne sais pas comment ça s'est emmanché, mais avec l'Empire, avec la Restauration, et encore plus avec la nouvelle révolution de l'an 30, voilà que la féodalité, la dîme, le servage, et jusqu'à la corvée... oui, la corvée, tout ça nous est retombé sur le corps. Il n'y a que les noms de changés¹⁹. » En quoi consiste cette nouvelle « féodalité » ? Le brave Bonnin nous le révèle en une formule : « C'est le pouvoir absolu de celui qui possède sur celui qui ne possède pas¹⁹. » Les seigneurs d'aujourd'hui, ce sont les nouveaux riches ; leur château fort, c'est le capital. Et ces nouveaux seigneurs sont bien plus redoutables que les anciens, car on ne les connaît pas. On ne connaît que leurs représentants, « la caste des moyens propriétaires », maires, adjoints, conseillers municipaux, qui règlent l'offre et la demande et disposent ainsi de l'existence d'autrui. A quoi sert l'argent de l'impôt ? A nourrir les gouvernants ? On ne les connaît pas non plus, puisqu'on n'a pas le droit de vote ! A entretenir les campagnes ? Mais celui qui profite des routes et des chemins, c'est celui qui commerce, qui accumule, le propriétaire, le fermier ! Le pauvre, lui, n'a rien ; donc il n'est rien. Bientôt il ne pourra même plus faire paître ses bêtes sur les communaux, sa « propriété sacrée et inaliénable », car le gouvernement et ses délégués encouragent les conseils municipaux à les vendre. A l'antique solidarité rurale, on substitue de manière brutale, par le biais du morcellement de la terre, la concurrence et l'individualisme. Les pauvres, à qui l'on promet par ce système la richesse ou, au moins, le bien-être (qui, à la campagne, ne rêve de revêtir un jour l'habit du propriétaire ?), vont devenir en réalité, à cause de la spéculation foncière, de véritables parias. Que penser dans ces conditions, de la fameuse mystique républicaine de la liberté et de l'égalité ? Parler de liberté, d'égalité, sans donner le moindre contenu au mot « fraternité », c'est reconnaître d'emblée le droit du plus fort, c'est légitimer par avance les différences que la nature ou le hasard a établies ; c'est renvoyer le paysan, type même du simple, à son éternelle identité ; en un mot, c'est accepter comme un fait indiscutable la toute-puissance de la Fatalité.

*
**

Nous pourrions citer d'autres textes à l'appui de notre démonstration. Mais ce bref recensement suffit à prouver que la rédaction de *Jeanne* correspond à un temps fort dans la réflexion théorique sur la Révolution française que G. Sand, profondément imprégnée de la philosophie de Leroux, entreprend dès la fin de 1843. L'évolution du régime de Juillet a permis à la romancière de vérifier ce que les Trois Glorieuses laissaient pressentir. La France de 1789 s'est rapidement reniée, car elle n'a pas su traduire en actes ses admirables principes ; les intérêts personnels ont pris progressivement le pas sur l'intérêt général²⁰. Que s'est-il alors passé ? Le discours sur la Révolution a supplanté la Révolution défailante. Ainsi, dans les campagnes, les nouveaux possédants

ont endormi le paysan crédule, en lui faisant miroiter des avantages hypothétiques et en flattant son amour-propre (ah, la nuit du 4 août !). Ce dernier ne s'est pas rendu compte qu'une nouvelle hiérarchie était en train de se constituer à son détriment. On a profité de sa simplicité légendaire, de son attachement atavique à la terre, pour le gruger. Mais tout espoir n'est pas perdu, car cette simplicité a sa contrepartie : n'ayant souvent rien qui lui appartienne en propre, le paysan est facilement solidaire d'autrui, comme le montre le charmant dialogue rédigé en décembre 1844 et intitulé **Le Père Va-tout-seul**²¹. Il suffit de l'aider à reprendre la parole, de l'instruire sur ses véritables intérêts, de lui montrer la voie à suivre dans tous les domaines pour accéder à l'indépendance. Or, la meilleure arme pour répandre les idées nouvelles, diffuser la véritable « connaissance », et redonner vie aux campagnes frappées d'une incommunicabilité dangereuse, c'est la presse. C'est la raison pour laquelle G. Sand, en bonne élève de Leroux, n'hésite pas, l'année même où elle rédige **Jeanne**, à soutenir toutes les initiatives qui visent à colporter dans les coins les plus reculés de France le message de la rénovation politique, économique et sociale²². Le chemin sera semé d'embûches et ce travail de propagande subira un rude échec quelques années plus tard, au lendemain de la révolution de Février. Mais convient-il de s'arrêter à la stricte analyse historique qui prouverait l'inanité des efforts de la romancière ? Rappelons, pour conclure que, dix ans après la parution de l'admirable ouvrage de Michelet que nous avons longuement cité, la Révolution, sous la plume de G. Sand, sort triomphante de la longue obscurité imposée par l'oubli et le reniement. La petite bergère de Toull n'est pas morte pour rien ; sa voix vibre encore dans les provinces, mais elle est plus assurée, presque dominatrice. Marianne a su imposer sa foi : le bonnet phrygien orne à nouveau son délicat visage et on le révère. Jeanne s'appelle désormais Nanon.

Yves CHASTAGNARET

1. *Jeanne* paraît, à partir du 25 avril 1844, dans le journal du célèbre Véron. En ce qui concerne l'analyse précise des circonstances dans lesquelles l'ouvrage fut rédigé et publié, nous renvoyons le lecteur à l'introduction de Simone Vierre dans l'édition des **Presses Universitaires de Grenoble** (1978), qui sera, tout au long de cette étude, notre édition de référence. Pour plus de commodité, nous mentionnerons la pagination à la fin de chaque citation.

2. Cette dévalorisation touche progressivement l'ensemble des bourgades de quelque importance de la Creuse ou de l'Indre. Ainsi, au début du chapitre X, Guéret, La Châtre et Neuvy-St-Sépulcre subissent le même sort que Toull, leur voisine : « Guéret est trop isolé des montagnes qui l'entourent, et n'a rien en lui qui compense l'éloignement de ce décor naturel. L'eau y est belle et claire ; voilà tout. La Châtre n'a que son vallon plantureux derrière le faubourg ; Neuvy, son église byzantine qu'on a trop badigeonnée, et son vieux pont qu'on va détruire sans respect pour une relique du temps passé » (p. 131). Châteauroux et Bourges ne sont guère mieux traitées. Seule, la ville de Boussac échappe à la plume acerbe de la romancière. Mais G. Sand s'empresse de préciser que le temps n'est pas encore venu où le touriste sera capable d'apprécier le pittoresque de certains sites.

3. L'expression est de Michelet (Michelet, **La Sorcière**, Paris, Garnier Flammarion, 1966, p. 77).

4. Michelet, **op. cit.**, p. 35.

5. Michelet, **op. cit.**, p. 53. Pour l'auteur de **La Sorcière**, ces quelques mots résument l'enseignement de l'Eglise au Moyen Age.

6. On remarquera sa dissertation embrouillée sur les deux cultes qu'a connus jadis la cité de Toull (pp. 89-90). Il entrevoit l'hypothèse d'une lutte entre un culte officiel et un culte protestant, « le culte libre, l'hérésie ». Mais cette allusion à une possible hérésie est immédiatement contestée par d'autres interprétations dans lesquelles notre lamentable exégète finit par se perdre. Michelet, au contraire, insistera sur cette dualité féconde : chez lui, l'hérésie antique, condamnée par l'Eglise et destinée à durer, porte un nom : elle s'appelle « l'indépendance de l'homme » (**op. cit.**, p. 56). Voir à ce sujet l'article de Nicole Belmont : « L'Académie celtique et George Sand. Les débuts des recherches folkloriques en France », **Romantisme**, n° 9, 1975, pp. 29-38.

7. Michelet, **op. cit.**, p. 93.

8. L'expression est de Michelet, **op. cit.**, p. 127. Sur cette présence « négative » de l'Histoire dans l'ouvrage, voir l'article de Jean Delabroy, « Homère en rébus : Jeanne ou la représentation aux prises avec la question de l'origine », in **Colloque de Cerisy-George Sand**, Paris, Sedes, 1983, pp. 55-69.

9. On trouvera le détail de cette critique dans un certain nombre de textes regroupés sous le titre de : **Questions politiques et sociales**. Nous aurons l'occasion de revenir sur ces textes à la fin de notre étude.

10. On pourrait pousser assez loin la comparaison entre la conclusion de **Mauprat** et celle de **Jeanne**. L'union prometteuse de sir Arthur et de la pétulante Marie de Boussac rappelle le mariage d'Edmée et de Bernard. C'est le même messianisme révolutionnaire qui préside à ces deux cérémonies. Quant à Guillaume, il fait inévitablement penser à Patience. Mais d'une manière générale, la prédication dans **Mauprat** paraît plus assurée qu'elle ne l'est dans **Jeanne**. Nous avons essayé, dans notre analyse, de suggérer les raisons de ce décalage. Il convient maintenant de les préciser.

11. Pierre Albouy, **Mythes et mythologies dans la littérature française**, Paris, Armand Colin, 1981, p. 218.

12. P. Albouy, *op. cit.*, p. 221.

13. Cité par P. Albouy, p. 221.

14. G. Sand, **Questions politiques et sociales**, Plan de la Tour, Ed. d'Aujourd'hui (Coll. « Les Introuvables »), 1977, p. 7.

15. G. Sand, *op. cit.*, pp. 11-12.

16. G. Sand, *op. cit.*, p. 12.

17. G. Sand, *op. cit.*, p. 14.

18. G. Sand énumère (*op. cit.*, pp. 14-15) ces différents fonctionnaires : « préfets, sous-préfets, receveurs généraux et particuliers des finances, procureurs du roi, avocats généraux, substitués, percepteurs d'impôts, commissaires de police, officiers de gendarmerie... »

19. G. Sand, *op. cit.*, p. 39.

20. Dans « La Politique et le Socialisme », G. Sand n'hésite pas à accuser la Constituante d'avoir trahi sa mission. **La Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen** n'exprime à ses yeux que « les vœux, les intérêts et les croyances de la bourgeoisie », (*op. cit.*, p. 75).

21. G. Sand, *op. cit.*, pp. 111-131.

22. La lettre aux fondateurs de **L'Eclairer de l'Indre** est de septembre 1844.

MARIAGE ET RÉVOLUTION DANS *NANON* ¹

Pour Le Hong Sam.

Le mariage d'amour d'un comte et d'une paysanne. Il suffit que la Révolution l'ait rendu possible à titre d'exception pour donner pâture à l'imagination des femmes et à la littérature (sentimentale ou non) : c'est un des thèmes de **La Cousine Bette** de Balzac. Mais que le comte soit pauvre et la paysanne riche, et la réalité de reprendre ses droits.

L'amour et l'argent : il y a les deux dans la corbeille d'Emilien et de Nanon, au terme d'un roman qui présente bien des traits d'une utopie mais qui n'a rien à voir avec un conte de fées. **Nanon** est ensemble une méditation philosophique fortement inspirée de Rousseau ² et son prolongement socialiste et féministe, tenant compte dans sa plus large acception du concept révolutionnaire d'égalité. Réaliste, le roman l'est pourtant dans son désir de fournir des modèles de comportement qui, pour être peu vraisemblables sous une forme romanesque destinée d'abord à frapper les imaginations, n'en sont pas moins fondés sur le principe du libre choix des conjoints qui se généralisera dans la France républicaine jusqu'à devenir la règle. Avec un sens très sûr du paradoxe, **Nanon** développe les grandes lignes d'une éthique sociale et sexuelle qui fait sans conteste de la mésalliance le fondement du désir amoureux : tels des Roméo et Juliette qui auraient été délivrés par l'Histoire de la tutelle de l'autorité paternelle, c'est **parce qu'ils** appartiennent à des classes sociales différentes et même ennemies que Nanon et Emilien s'aiment, aussi bien d'ailleurs que Louise et Costejoux. Mais si les premiers sont heureux quand les seconds passent leur vie à se déchirer, c'est que l'argent qu'ils ont est absolument pur, quasiment sacré en tant que fruit de leur travail et preuve de leur confiance dans la Révolution.

Exogamie et économie seraient-elles donc les deux conditions d'un mariage réussi ?

UNE CONJUGALITE REPUBLICAINE : MESALLIANCE ³ ET RECI-PROCITE

Les deux couples du roman obéissent aux mêmes lois : l'amour naît du choc de deux individus issus de deux classes sociales différentes mais il ne se développe que grâce aux efforts de chacun pour se rapprocher de l'autre. L'égalité des classes et des sexes est le postulat politique et philosophique de cette construction symbolique. Mais cette égalité n'est jamais donnée, elle est à conquérir dans les deux cas et commence toujours par un renoncement — à sa classe d'abord, même pour Nanon qui est une paysanne, à son sexe ensuite, surtout en ce qui concerne les femmes. Du moins leur est-il demandé de répudier une conception de la féminité fortement connotée socialement et essentiellement fondée sur l'obsession de séduire. Ce à quoi échoue Louise. Victime de son éducation rétrograde, la jeune fille est condamnée par sa coquetterie à l'enfermement narcissique dans le regard d'autrui et, si elle n'en est pas moins aimée par un Costejoux qu'elle fascine, c'est dans l'insatisfaction d'une passion tumultueuse. Il est très significatif que la romancière fasse mourir jeune ce personnage mal loti qui lui sert de bouc émissaire : n'ayant jamais vraiment atteint le stade de l'âge adulte, Louise est encore moins capable d'affronter la

vieillesse. Elle aussi cependant a bien été obligée de parcourir un petit bout de chemin. Mais le seul effort qu'elle a pu accomplir sous la pression des événements est de reconnaître comme préjugés ses sentiments de classe. Costejoux de son côté ne lui en demandait sans doute pas davantage, plus amoureux finalement de l'aristocrate que de la personne. Riche et gâté par sa mère, ce n'est pas par hasard s'il se comporte avec Louise plutôt en protecteur qu'en partenaire. Dès leur première rencontre, il se plaît à flatter les caprices de la petite fille. Il ne change pas d'attitude avec les années, si bien qu'il devient évident que Louise, qu'il infantilise et dont il entretient l'oisiveté et la passivité, provoque irrésistiblement chez lui des fantasmes contradictoires de revanche et de réparation. Sans être franchement maudit, leur couple restera toujours boiteux et marqué par la frivolité de Louise. En outre, comme le féminisme de George Sand va de pair avec une misogynie profonde, le couple imparfait n'aura pas droit à la récompense suprême de donner naissance à un fils aîné :

« Elle est morte jeune encore et lui laissant deux charmantes filles, dont l'une a épousé son cousin, Pierre de Franqueville, mon fils aîné » (pp. 234-235).

L'entrée en bourgeoisie est accomplie dès la seconde génération : plus n'est besoin d'exogamie ni d'économie, mais aussi n'y a-t-il plus rien à raconter. Héroïques l'un et l'autre — et surtout l'un par l'autre —, Emilien et Nanon forment en revanche un couple exemplaire. La distance sociale entre eux est immense mais ils ont dès le départ en commun d'être tous les deux dans une situation de manque quasi absolu. Orpheline, Nanon est élevée par un grand-oncle qui est très bon mais très pauvre. Emilien, voué au couvent dès sa naissance, n'a pas connu dans son enfance d'autre attache affective que sa jeune sœur. Sa mère ne l'a pas aimé et on l'a même dressé systématiquement à vivre dans un état de non-désir total :

« On peut penser qu'il y eut en lui quelques révoltes. Elles furent si vite et si bien étouffées, qu'il entra dans la vie déjà mort à bien des choses et aussi naïf à seize ans qu'un autre à huit » (p. 46).

Il y a un côté expérimental dans cette absence de parents, qui est la version sandienne de l'état de virginité sociale de l'Emile et de la Sophie de Rousseau. N'ayant guère d'autre savoir que pratique (faire la soupe, soigner un mouton, braconner, etc.), Nanon et Emilien sont encore très proches de la situation de bonté naturelle. Mais George Sand ne va pas aussi loin que Rousseau dans l'utopie, car ses personnages n'oublient jamais qu'ils appartiennent à une classe sociale qui les a façonnés en dépit d'eux-mêmes. Aussi chacun cherche-t-il d'abord en l'autre ce dont il a été privé par sa naissance et son éducation : Emilien en particulier a besoin de l'énergie de la paysanne pour retrouver la force de désirer. Pour sa part, il fait profiter Nanon de son intelligence et de sa droiture morale, mais aussi de son dédain de grand seigneur vis-à-vis des biens de ce monde, qui la protégera toute sa vie du risque d'embourgeoisement. Emilien sans Nanon n'aurait jamais eu envie d'aller nulle part, tandis que Nanon sans Emilien n'aurait pas eu les moyens d'aller bien loin ou se serait peut-être laissée égarer. Ainsi, chacun procure à l'autre l'accès à l'univers qui lui était fermé et c'est ensemble qu'ils acquièrent chacun leur identité. A la fin du roman, il n'y a plus ni noble ni paysanne, ils se revendiquent Français tous les deux : « J'ai expié ma noblesse, j'ai conquis ma place au soleil de l'égalité civique » (p. 223), dit Emilien. Et Nanon ne demeure pas en reste :

« Devant le grand dévouement de mon fiancé à la patrie, j'étais devenue moins paysanne, c'est-à-dire plus Française » (p. 234).

Mais il ne leur suffit pas d'être égaux. Par amour ils veulent aussi se ressembler, y compris dans leurs corps, et l'échange entre eux est si total qu'il prend des allures d'inversion des sexes. Leur union n'est en effet conclue qu'au retour d'Emilien, lorsque celui-ci peut enfin renoncer sans déshonneur à sa virilité, en sollicitant le privilège d'obéir à Nanon :

« Prends-moi pour ton régisseur, mon bonheur à moi sera d'obéir » (p. 222).

Ce qui sous-entend que Nanon est capable de renoncer suffisamment à sa féminité pour commander, non pas bien entendu sur ce mode féminin du commandement qu'est le caprice, mais à l'intérieur de ce qui constitue le domaine du pouvoir en régime capitaliste : l'économie. En gagnant beaucoup d'argent et en osant acheter le moutier, Nanon s'est conduite en homme, plus nettement encore qu'en maniant la bêche ou en faisant arrêter les voleurs.

Cette perspective donne tout son sens à la dialectique très subtile de la laideur et de la beauté que l'on trouve dans **Nanon** : on ne naît pas beau, on le devient quand on le mérite vraiment. C'est pourquoi Emilien et Nanon, tous les deux peu favorisés par la nature, embellissent parallèlement à chaque étape de leur initiation avant d'atteindre une vieillesse qui se transforme pour eux en apothéose : le roman se clôt sur le « grand air » de celle que la voix narratrice (neutre) n'appelle plus que par son titre. Quant au marquis, on était frappé en le voyant par « la beauté extraordinaire » qu'il avait dans le regard, et la toute dernière phrase du texte vante le mérite qu'il a eu d'avoir « préféré le bonheur à l'éclat et choisi l'amour à l'exclusion de la gloire ».

Dans ce fantasme de fusion typique de la passion amoureuse, on retrouve aussi le vieux mythe platonicien de l'androgynie primitif, que les saint-simoniens avaient repris à leur compte.

CONTRE-EXPERTISE : LA BATARDE DE XAVIER DE MONTEPIN (1877)

Dans **La Bâtarde**, les classes sociales ne se mélangent pas officiellement, mais l'adultère bat son plein sans pour autant compromettre l'essentiel — à savoir le droit du père (noble) à assurer sa lignée et son nom. Malgré le titre, c'est uniquement de son point de vue à lui qu'est faite la narration (lourdement à la troisième personne) : même en littérature, le temps n'est pas encore venu pour une femme de revendiquer sa propre bâtardise. Il faudra attendre, par exemple, le récit autobiographique de Violette Leduc, en 1964, qui s'intitule également **La Bâtarde**.

On est en 1820, mais l'Histoire est extraordinairement absente⁴ de **La Bâtarde** de Montépin. Le comte de Vezay, quoique aimant tendrement sa femme, a violé et engrossé une jeune paysanne, la brune Suzanne. Le vicomte de Villedieu est l'amant de la blonde Marguerite, la femme du comte de Vezay. Le comte tue le vicomte en duel. Les deux petites filles naissent en même temps, mais le comte intervient les enfants.

Ainsi, Madeleine de Vezay, élevée au château, est la fille du comte et de Suzanne. Elle est noble en dépit de sa mère. La fille du vicomte et de la comtesse, élevée au couvent, s'appelle Jeanne Caillouët : elle n'est aux yeux de tous que

la fille du garde-chasse. Son caractère est plein de bizarreries, elle n'est aimée que de marginaux. Même sa richesse — la fortune de sa mère que le comte lui a fait remettre anonymement — intrigue et inquiète. Cependant le vicomte de Villedieu (qui en réalité n'est pas mort) n'a pas vraiment à se plaindre, parce que son nom perdure en la personne de son fils légitime, Lucien de Villedieu. En outre, en guise de réparation, le comte marie Madeleine et Lucien.

La principale victime de l'histoire est donc Jeanne Caillouët. Pour faire bonne mesure, l'auteur lui inspire d'ailleurs un amour incestueux pour Lucien et il la fait mourir assassinée de la propre main de son prétendu père, le garde-chasse Caillouët, l'époux de Suzanne, le cocu méchant devenu bagnard. Visiblement, la loi du nom prime même la loi du sang et la faute des mères se paie plus cher que celle des pères : le viol d'une paysanne ne pèse guère devant l'adultère d'une comtesse. Au demeurant, Suzanne et Marguerite meurent toutes les deux comme il se doit en accouchant.

Il faut également noter que le récit saute sans transition de 1820 à 1840. Puisque tout se joue dans l'ordre de la filiation, il est normal que le temps de l'éducation — qui est tout le sujet de **Nanon** — soit sans intérêt pour Montépin. Le seul point commun entre **Nanon** et **La Bâtarde** est que les jeunes gens se marient par amour. Mais il y a chez Montépin une heureuse coïncidence entre le désir du père et celui de la fille. C'est un monde dans lequel il est moins malséant de se tuer que de se disputer !

En me livrant à cette confrontation entre ces deux textes contemporains mais que tout oppose, sauf leur commune polarisation sur les problèmes d'alliance et de filiation, mon intention est de montrer que **Nanon** est bien un roman philosophique. George Sand y prend consciemment et systématiquement le contre-pied d'une idéologie patriarcale encore très vivante en ces débuts de Troisième République : en dépit de ses invraisemblances factuelles, **La Bâtarde** est beaucoup plus proche que **Nanon** de la réalité des contrats de mariage de l'époque. Néanmoins, qui dit philosophie ne signifie pas pour autant idéalisme ou inaptitude à s'interroger sur la réalité. Et, dans la mesure où il pose de front le problème du rôle économique du mariage⁵, **Nanon** est finalement beaucoup plus réaliste que **La Bâtarde**. De surcroît, il est porteur d'avenir quand le roman de Montépin s'accroche à des rêves d'immobilisme social périmés déjà depuis au moins un siècle⁶.

Nicole MOZET
(Université Paris VII)

1. George Sand, **Nanon**. Texte établi, présenté et annoté par Nicole Mozet, Les Editions de l'Aurore (4, boulevard des Alpes, 38241 Meylan Cédex), 1987.

2. Cf. Claude Habib, « La part des femmes dans l'Emile », *Esprit*, août-septembre 1987.

3. Au-delà de la mésalliance au sens strict du terme telle qu'elle est mise en scène dans **Nanon**, j'y vois aussi une métaphore de l'altérité, plus généralement applicable aux innombrables différences qui peuvent opposer (et unir) deux individus dans une relation amoureuse.

4. A part cette allusion grivoise qui fait en même temps référence au **Mariage de Figaro** de Beaumarchais : « — Vous ressusciteriez, en 1820, le plus gaillard des droits du seigneur?... demanda M. de Vezay en riant. » (Première partie, chap. XI.)

5. Pour un point de vue moderne sur la question, voir François de Singly, **Fortune et infortune de la femme mariée**, PUF, 1987.

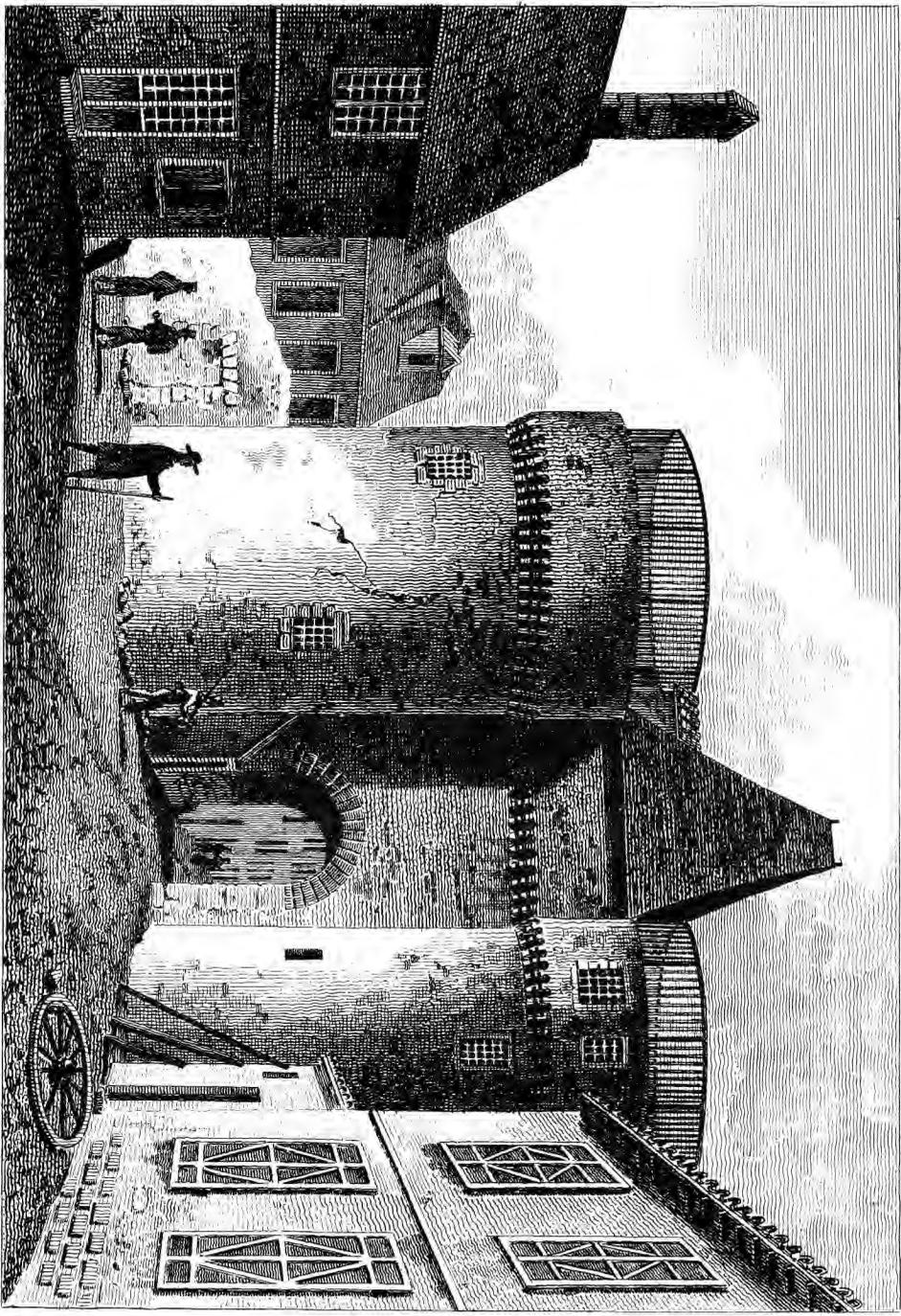
6. J'ai déjà abouti à des conclusions très similaires en comparant **Le Curé de village** de Balzac et le prix Montyon de 1841, **Claude Bernard ou le gagne-petit** de Mlle Ulliac-Trémadeure (« Balzac, le prix Montyon et la guillotine », in **Stendhal : l'écrivain, la société et le pouvoir**, Philippe Berthier éd., Presses Universitaires de Grenoble, 1984) ; de même avec **Le Lys dans la vallée** de Balzac et **Volupté** de Sainte-Beuve (« Réception et génétique littéraire : quand une lecture devient censure », **Œuvres et Critiques**, XI, 3 - 1986).



*Le tout jeune Maurice dessiné par sa mère en officier de la garde nationale.
(voir, à ce sujet, p. 30).*



George Sand et ses amis vers 1830, éventail bien connu des assidus du musée Renan-Scheffer.



Porte-prison de Châteauroux où est censé croupir un héros de Nanon.



Le musée de la Vie romantique, 16, rue Chaptal, Paris, IX^e, vu du jardin.

GEORGE SAND A LA MAISON RENAN-SCHEFFER, *MUSÉE DE LA VIE ROMANTIQUE*

La Maison Renan-Scheffer se trouve à Paris au cœur du quartier de la Nouvelle-Athènes et en occupe une des demeures les plus caractéristiques au 16, de la rue Chaptal dans le IX^e arrondissement.

La Nouvelle-Athènes, tel est le nom qu'un journaliste du **Journal des Débats** imagina de donner à un lotissement entrepris au début du XIX^e siècle sur les pentes du quartier Saint-Georges. C'est dans cet ensemble homogène d'immeubles inspirés du néo-classicisme et bâtis entre 1820 et 1850, que choisit de vivre une colonie d'écrivains, d'acteurs, de musiciens, de peintres, qui formèrent l'élite du mouvement romantique parisien.

En 1830, le peintre Ary Scheffer, un des familiers de la famille d'Orléans, s'y établit avec sa famille. La demeure construite en 1820 est l'une des plus caractéristiques du quartier, pleine de charme avec le petit jardin un peu secret qui l'accompagne ; nous nous trouvons là dans un des hauts lieux du romantisme.

L'immeuble a conservé ses dispositions anciennes : derrière la grille, une allée bordée d'arbres conduit à une cour aux larges pavés entourée de trois bâtiments : deux ateliers aux grandes verrières et, au fond la maison avec sa façade à l'italienne, typique de l'époque Restauration. Un petit jardin communique avec une serre où l'eau d'une fontaine ruisselle sur la rocaille. C'est ici qu'Ary Scheffer vécut et travailla pendant près de trente ans, c'est ici que tous les vendredis soir il recevait ses amis qui comptaient parmi les plus grands noms des arts et des lettres : Berryer, Gobineau, Ingres, Béranger, Delacroix, Tourgueniev, Liszt, Lamennais, Chopin, George Sand, Lamartine, Ernest Renan qui épousa en 1856 la nièce du peintre.

Après avoir été occupée par Ernest Renan, la maison a été cédée à l'Etat en 1956 par sa petite-fille. Depuis 1982, la ville de Paris assume la gestion des locaux dans lesquels a été établi un musée consacré à la vie romantique.

LA COLLECTION GEORGE SAND

Le rez-de-chaussée de l'hôtel abrite les souvenirs de George Sand donnés à la ville de Paris en 1923 par la petite-fille de l'écrivain, Aurore Lauth-Sand. Portraits, meubles, bijoux, objets personnels forment un ensemble attachant qui trouve naturellement place dans ce lieu, puisque George Sand, installée non loin de là, Square d'Orléans, a fréquenté les Vendredis d'Ary Scheffer.

A part quelques pièces, dont celles provenant de Lina Calamatta, femme de Maurice Sand, la collection vient de Nohant où toutes choses se trouvaient à la mort de l'écrivain. Ce qui appartient au XVIII^e siècle lui avait été laissé par sa grand-mère Aurore Dupin de Francueil.

Dans le salon de Nohant se trouvaient les portraits d'Aurore de Koenigsmark, trisaïeule de George Sand, de son fils Maurice de Saxe, de Dupin de Francueil et d'Aurore de Saxe la grand-mère très aimée de George. Le beau pastel du Maréchal de Saxe exécuté par Quentin de la Tour, qui orne le rez-de-chaussée du musée est, avec la tabatière en or, dont le couvercle enrichi de diamants supporte une miniature du Maréchal, une des œuvres marquantes de la collection. Le pastelliste fit plusieurs portraits du bisaïeul de George Sand. Le

plus intime, dit « au col de fourrure », se trouve au musée de Dresde. Un autre, plus officiel, le représente en cuirasse, la poitrine barrée par le grand cordon de l'aigle blanc de Saxe, c'est l'exemplaire conservé par le musée. Sur la tabatière, le Maréchal est représenté en uniforme de dragon. Le portrait n'est pas signé mais son style permet de l'attribuer à Liotard qui pratiquait vers 1775 avec succès l'art de la miniature.

Les portraits de George Sand, ses bijoux et ses objets familiers ne constituent pas ici une simple évocation du personnage : leur histoire, leur caractère, ou les circonstances qui s'y rattachent en font des témoins et des documents. Deux portraits d'Aurore Dudevant et de son fils par Blaize sont cités à plusieurs reprises dans les lettres de George à Casimir Dudevant au mois de mai 1830. En 1831, la baronne Dudevant part pour Paris, déterminée à acquérir son indépendance, mais il lui faut laisser à Nohant ses enfants. Pour consoler Maurice qui a sept ans et demi, elle lui offre au début de 1831 un petit habit de garde national et dessine son portrait dans cet uniforme. Trois ou quatre ans plus tard à la suite de plaisanteries, Maurice écrit au bas du dessin : « On me persécute à cause de mes idées républicaines. »

Le fameux portrait de George Sand par Auguste Charpentier a été peint au printemps de 1838, plusieurs lettres de l'écrivain et du peintre en témoignent. Le tableau fut présenté au Salon de 1839 et les visiteurs s'arrêtèrent nombreux devant cette nouvelle Lélia qu'ils connaissaient au moins de réputation ; beaucoup savaient qu'elle était à Majorque où l'automne précédent elle avait emmené ses deux enfants et Chopin. Ce portrait a été répandu par la gravure dans son état primitif à mi-corps avant la réduction de la toile par sa fille Solange Clesinger.

Dans la collection du musée se trouvent des bijoux de fantaisie qui témoignent du goût de la romancière pour les pierres semi-précieuses et les grenats particulièrement à la mode sous le Second Empire.

Les souvenirs des amis de George Sand sont, dans la collection, inséparables du sien. Sur un curieux éventail peint à la gouache par le peintre Charpentier, on remarque dans un paysage, seize personnages caricaturés, dont la tête énorme est posée sur un corps fluet, parfois en forme d'animal. Une inscription de la main de Maurice nous apprend que George Sand a aussi tenu le pinceau, et nous renseigne sur l'identité des personnages composés des amis écrivains, acteurs, musiciens et peintres : Emmanuel Arago, Pierre Bocage, Luigi Calamatta, Delacroix, Liszt et Chopin entre autres, et nous rappelle les joyeuses distractions des soirées de Nohant.

On peut voir aussi dans les salles, deux souvenirs de Chopin, trois œuvres de Delacroix, des œuvres d'Eugène Lambert, Alexandre Manceau, Calamatta, ainsi que des portraits de Lina Calamatta, femme de Maurice, évoquée à différents âges.

Témoignage de ses joies, de ses peines, ces souvenirs éclairent aussi bien la personnalité de George qu'ils évoquent la société parisienne de son temps.

LES PROJETS DU MUSEE

Ouvert au public en juillet 1983, l'hôtel Renan-Scheffer est devenu un musée sans que l'espace intérieur ait été particulièrement aménagé à cet effet. Un projet de présentation nouvelle des salles consacrées à George Sand, destinée à restituer fidèlement le décor et l'atmosphère dans lesquels vivait l'écrivain, est actuellement à l'étude. Dans la même perspective, le jardin et la cour devraient être réaménagés afin de retrouver leur caractère romantique d'origine.

L'un des ateliers et la petite maison de l'aile gauche seront prochainement restaurés afin d'accueillir les œuvres d'Ary Scheffer, actuellement non exposées, et d'évoquer l'ambiance de ses Vendredis.

L'EXPOSITION : LORD BYRON, UNE VIE ROMANTIQUE

Une exposition consacrée à Lord Byron est présentée à l'occasion du bicentenaire de sa naissance, du 27 mai au 2 octobre 1988.

Elle retrace la vie et l'œuvre de George Gordon, 6^e Lord Byron, poète anglais, né à Londres le 22 janvier 1788, qui peut être considéré comme le premier des grands romantiques, tant par le style de ses écrits que par sa vie aventureuse et ses amours agitées.

Au moyen d'une centaine de documents, gravures, peintures et imprimés, l'exposition présente les grands moments de la vie de Byron : son enfance tumultueuse, douloureusement marquée par une boiterie de naissance et l'absence de son père, son adolescence de jeune collégien noble aux amours déçues et son existence de dandy londonien dépensier et désargenté ; sa découverte du monde méditerranéen au cours d'un périple qui le conduisit du Portugal à Constantinople ; ses premiers succès littéraires et son départ d'Angleterre après l'échec de son mariage ; son existence italienne, faite d'amours compliquées et de complots politiques ; enfin, son engagement aux côtés des patriotes grecs en lutte contre l'occupant turc.

A côté de la vie du poète, l'exposition illustre ses œuvres littéraires en présentant ses principaux écrits (les éditions anglaises et les premières traductions françaises) ainsi que plusieurs œuvres d'art inspirées de sujets byroniens : peintures d'Ary Scheffer, Odilon Redon, Ford Maddox Brown, Camille Corot et autres ; gravures de Géricault, Horace Vernet, Devéria.

Les œuvres exposées proviennent, pour la plus grande part, des collections françaises : Bibliothèque nationale, bibliothèques de l'École des beaux-arts et des arts décoratifs, musée du Louvre, musée d'Orsay, musée des Beaux-Arts de Bordeaux, musée de la ville de Luxembourg.

En complément de l'exposition, la Maison Renan-Scheffer met à la disposition des visiteurs son jardin d'hiver dans lequel est aménagé un « coin lecture ». On y trouvera des sièges de repos et des tables garnies de dossiers de lecture.

Les dossiers de lecture contiennent une biographie abrégée de Lord Byron et des extraits significatifs, traduits et commentés, de ses principales œuvres.

De 14 heures à 17 heures il est servi dans le « coin lecture » une tasse de thé à l'anglaise aux visiteurs qui le souhaitent.

La Maison Renan-Scheffer, **musée de la Vie romantique** est ouverte tous les jours sauf le lundi de 10 heures à 17 h 40, 16, rue Chaptal, Paris IX^e. Tél. : 48.74.95.38.

Anne-Marie de BREM.

CADIO OU LES LEÇONS DE L'HISTOIRE

Au nombre des œuvres oubliées de George Sand figure **Cadio**, roman dialogué paru dans la **Revue des deux mondes** à la fin de l'année 1867. La sanction de la postérité se justifie sans doute par la pesanteur d'un genre littéraire hybride, ni roman ni théâtre, qui répond parfaitement hélas à la définition que la romancière elle-même en donnait, alors qu'elle projetait d'en tirer un drame : « une grande machine dialoguée en dix actes »¹. Or la médiocrité littéraire de l'œuvre semble la conséquence d'un parti-pris d'impartialité qu'elle réaffirme dans plusieurs lettres : « La forme dialoguée est la seule qui mette à couvert la personnalité de l'auteur. Il n'a pas à conclure, il n'impose pas son opinion². » Pourquoi cette prudence ? C'est que le sujet était, selon elle, périlleux parce qu'il suggérerait un parallèle inévitable avec les journées de juin 1848. Car le thème obsessionnel de la guerre civile se ressourcissait avec **Cadio** dans l'histoire de l'insurrection vendéenne, qui de 1793 à 1796 obligea la jeune République à faire l'épreuve de la contre-révolution populaire.

L'argument sans grande originalité repose sur l'affrontement au sein d'une famille noble vendéenne, les Sauvières, entre les forces de la réaction royaliste, incarnées par le vieux comte, sa sœur Roxane et sa fille Louise, et l'idéal républicain qui, au service de la patrie en danger, mobilise les jeunes gens, tels Henri de Sauvières, le neveu du comte, qui feront les futurs généraux de l'an II. Le drame de cette famille éclatée s'articule donc sur les épisodes historiques de la guerre civile la plus meurtrière que la France ait connue et dont le spectre ne cesse de hanter l'imaginaire collectif, en mêlant la légende à l'Histoire. Quelques dates suffiront à situer la contribution de George Sand à l'histoire de la Chouannerie : 1826, **Blanche de Beaulieu** d'Alexandre Dumas ; 1829, **Le Dernier Chouan** de Balzac ; 1864, **Le Chevalier Des Touches** ; 1874, **Quatre-vingt-treize** de Victor Hugo.

La préface, à la manière d'un incipit, permet de saisir dans quelle perspective George Sand entendait situer cette œuvre. La référence aux événements meurtriers de juin 1848 établit un lien explicite entre deux époques où les luttes politiques et sociales se sont abîmées dans la tourmente de la guerre civile. Si 1848 est trop proche pour être évoqué sans passion, l'insurrection vendéenne, avec le recul du temps, invite le lecteur à une réflexion morale sur le sens de l'Histoire. « Je ne suis pas obligée de faire la peinture de la Révolution, écrit-elle à Maurice. Il me suffit d'en tirer la moralité³. » Et plus nettement encore, elle affirme dans le journal **La Liberté**, après l'inculpation des quatre journalistes accusés d'avoir cité et commenté sa préface : « C'est par la discussion libre, et par elle seule, que l'on pourra préparer les hommes à traverser les luttes sociales sans éprouver l'horrible besoin de s'égorger les uns les autres [...]. Dira-t-on pas qu'il ne faut pas chercher dans un passé trop récent les enseignements de l'histoire ? Où donc les trouvera-t-on mieux appropriés au besoin que nous avons d'en profiter ? Sont-ce les Grecs et les Romains qui nous révéleront les dangers et les espérances de notre avenir ? » Cette volonté didactique se réclame de deux principes qu'elle pose comme essentiels à l'enseignement de l'histoire, la fidélité et l'objectivité. L'œuvre témoigne qu'il est vrai d'un exemplaire souci d'exactitude historique, servi par une documentation sûre. Reste à s'interroger sur les modalités de « l'impartialité de sténographe »⁴ à laquelle elle prétendait.

Il est impossible de faire la somme des ouvrages qui lui ont servi de

sources. Avant de se mettre au travail, elle avait chargé Maurice de « piocher » sur la Vendée. Mais où ? L'agenda mentionne, les 21 et 23 septembre 1866 : « Je lis pour **Cadio** », mais n'indique qu'un seul titre, les **Mémoires de Mme de La Rochejaquelein**, qu'elle connaissait de longue date et dont elle a exploité les anecdotes dramatiques, « les documents les plus colorés de l'époque révolutionnaire ⁵ » et surtout l'aventure du mariage civil fictif avec un paysan breton pour échapper aux perquisitions et aux interrogatoires des Conventionnels. Louise de Sauvières, après la déroute de l'armée vendéenne en Bretagne, va endosser le sort de Mme de Lescure, en feignant d'épouser Cadio, le joueur de biniou qui lui sauve ainsi la vie. Mais le romanesque impose une correction signifiante à la réalité : alors que Pierre Riallo avait accepté de faire disparaître frauduleusement l'acte civil de son mariage avec la future marquise de La Rochejaquelein et réintégré sa place, « comme un symbole pour personnifier le peuple vis-à-vis de la noblesse » ⁶, Cadio, lui, revendique ses droits d'époux pour tenter d'enlever Louise au chef des Blancs, le marquis de La Roche-Brulée ; le refus de Louise qui le dédommage maladroitement en lui jetant sa bourse, le décide enfin à s'engager dans les rangs des Bleus, fustigé par l'humiliation qu'il vient de subir. L'épisode trouve alors son aboutissement à la fois politique et moral lorsque Cadio découvre que le véritable enjeu de cette guerre civile c'est la reconnaissance de son droit à l'égalité : « Le jour où j'ai senti la haine, j'ai porté enfin mon existence tout entière, et j'ai compris que l'homme était, non pas une figure de terre et d'argile, mais un esprit de feu et de flamme. J'ai juré, ce jour-là, de me venger en devenant plus que ceux qui m'ont dédaigné comme un faible ennemi ou comme un ami indigne ⁷. » Le moment est propice à ce dessein ; l'amalgame des officiers de carrière et des soldats volontaires dans l'armée républicaine fait de Cadio un capitaine de cavalerie, au bout d'un an de service « pour action d'éclat », comme ces jeunes chefs enthousiastes, de naissance obscure, Marceau, Kléber, Hoche ou Bonaparte qui représenteront l'aristocratie du mérite contre celle du nom.

Si George Sand est redevable à Mme de La Rochejaquelein d'un appareil anecdotique très riche qui donne au roman sa couleur et sa vraisemblance, elle ne la suit pas dans son analyse du phénomène de la contre-révolution ; on s'en doute en lisant les commentaires sévères qui accompagnent dans **Histoire de ma vie** la description du salon de la marquise, faubourg Saint-Germain, où l'on joue à la châtelaine vendéenne en filant la quenouille, sans toutefois abdiquer ses prérogatives de caste ⁸. A ces patriciens assoupis dans le culte du passé la Révolution n'a rien appris. En revanche l'esprit qui anime son analyse des événements de 1793 appelle un rapprochement avec celles de Louis Blanc et de Michelet dont elle signale, à la fin d'**Histoire de ma vie** l'identité de vue : chercher dans l'histoire des révolutions non pas à ressusciter le passé, mais à établir par cette rétrospective un dialogue permanent avec le présent qui l'interprète dans le sens d'une philosophie du progrès : « Vous ne touchez point au passé sans nous faire embrasser les pensées qui doivent nous guider dans l'avenir ⁹. » En ce sens **Cadio** n'est pas un roman historique, mais bien l'œuvre à thèse qu'elle annonçait. Elle avait à l'origine le projet de faire une histoire impartiale de la révolte vendéenne, l'intention est sensible dans la structure dichotomique qui oppose sans trop de nuances le chef des Vendéens, Saint-Gueltas à l'officier républicain, Henri de Sauvières. Mais progressivement Cadio, personnage secondaire, marginalisé par sa réputation de simplet inoffensif, sorte d'ébervigé visionnaire qui, à plus d'un titre rappelle le Joset des **Maître sonneurs**, devient la figure centrale du roman. C'est qu'à lui seul il résume les espérances et les aberrations de 93, « une espèce de Marat et de

Bonaparte (qui aurait) des instincts sublimes et misérables »¹⁰. George Sand l'a voulu poète et musicien puisqu'il incarne le peuple-artiste, naturellement doué, mais troquant son biniou contre un sabre, au moment où, symboliquement, il prend en charge son histoire. Alors l'enfant trouvé, abruti de superstitions par un long séjour dans un monastère, s'éveille de sa léthargie pour faire l'épreuve des atrocités révolutionnaires. C'est l'époque où le sinistre Carrier « épure » la situation à Nantes ; la guillotine, les noyades de la Loire — dont la vision hallucinatoire constitue l'un des temps forts du roman — et l'épidémie qui décime les prisonniers vendéens l'endurcissent au point de faire taire en lui la pitié et le remords. Le doux musicien des champs devient alors un jacobin incorruptible, étrangement calme et déterminé à défendre les principes de la Révolution, quel qu'en soit le prix : « Le passé de la France a été souillé, il faut le purifier, c'est un devoir sacré. Moi, je n'ai qu'un moyen, c'est de détruire la vieille idole à coups de sabre. J'use de ce moyen avec une volonté froide comme le faucheur qui rase tranquillement la prairie pour qu'elle repousse plus épaisse et plus verte¹¹. » Flaubert, qui n'était pas tendre pour ses confrères, reconnaissait avoir été « empoigné » par « la rage féroce »¹² du personnage, qui doit plus à l'imagination de la romancière qu'à l'histoire. Sa force tient en effet au glissement habilement ménagé de ses tendances visionnaires à la mystique révolutionnaire qui va les extérioriser. Face à lui, Henri de Sauvières, version sandienne du Hulot de Balzac, défend l'autre conception de l'action révolutionnaire, celle de Hoche, qui fut aussi celle des intellectuels de gauche en 1848. La morale de la Terreur, la fin justifie les moyens, indigné cet aristocrate éclairé qui exprime son idéal patriotique dans un langage évangélique bien proche de celui de la romancière. Par son truchement George Sand condamne l'escalade de la violence jugée inévitable par les chefs de la Convention, elle si favorable jadis à Robespierre, « le plus grand homme des temps modernes »¹³. L'opposition des deux personnages traduit la tension que George Sand ne parviendra jamais à résoudre entre la droiture de l'idéal révolutionnaire et la nécessité de l'action politique qui souvent en trahit les principes.

Mais la leçon du texte semble aller plus avant que la simple constatation de cette distorsion. Cadio, illuminé à ses heures, met en garde Henri contre ses idées dignes « d'un chevalier des temps passés » : le temps n'est pas encore à la clémence ; si les jeunes généraux cèdent à la modération des Girondins, l'aristocratie trouvera toujours son compte à la réconciliation, mais « le règne de l'égalité sera ajourné de plusieurs siècles »¹⁴. C'était prophétiser l'avènement du Directoire et le règne de Napoléon, cette « marche rétrograde », selon le mot de George Sand, qui devait conduire à la Restauration et mettre la bourgeoisie au pouvoir.

On se demande pourquoi après avoir doté Cadio de cette clairvoyance à l'égard des causes de l'échec populaire de la Révolution, George Sand a choisi un dénouement en **happy end** qui affaiblit considérablement la problématique. La réconciliation finale, après l'échec du débarquement des Alliés à Quiberon, trouve son couronnement dans le mariage de Cadio avec Louise de Sauvières : « Vous oublierez, conclut Henri, que vous représentez tous deux les partis extrêmes de la lutte : elle, le passé avec ses erreurs ; toi, le présent avec ses excès [...]. Le temps est venu où l'on ne vaut que par soi-même ; la Révolution a consacré le principe, c'est à l'amour de sanctifier le fait¹⁵. » Surprenante application des leçons de l'histoire que cette fusion des classes sociales dans cette œuvre finalement si peu romanesque. Dans **Les Chouans**, Marie de Verneuil épouse bien Montauran qu'elle devait pourtant livrer à Fouché, mais Balzac choisit de terminer tragiquement par leur double mort un amour que tout rendait

impossible. Est-ce chez George Sand l'artifice obligé d'une belle fin édifiante comme elle les affectionnait, ou, plus gravement l'utopie liquide-t-elle le problème de la lutte des classes dont elle se refusait à admettre la réalité historique ? Le dénouement est en tout cas en rupture avec les conclusions que suggérait l'analyse du conflit entre le peuple et la noblesse.

George Sand n'a pas à l'égard de la noblesse de l'Ancien Régime les nostalgies d'un Barbey d'Aurevilly. Ce temps perdu là, elle espère bien ne jamais le retrouver. Le salon du comte de Sauvières qui évoque la petite société du grand-oncle de Beaumont si allègrement croquée dans **Histoire de ma vie**, réunit une vieille fille frivole et exaltée qui rêve le destin de Jeanne d'Arc et se jette inconsidérément dans la Chouannerie comme dans une partie de plaisir, un vieil aristocrate timoré et poltron, dernier vestige d'une société décadente, qui traverse la guerre civile sans y rien comprendre, quelques nobles en attente de l'émigration, de ceux dont Michelet dit dans **l'Histoire de la Révolution française** que « les pieds au feu ils faisaient les morts », et le comte lui-même, belle figure de gentilhomme gagné aux idées des philosophes mais prisonnier de ses principes passésistes, faible et irrésolu ; il se joindra sans conviction à la contre-révolution, promis à une mort rapide parce qu'incapable de s'adapter aux bouleversements d'un monde qui bascule. C'est la même volonté de préserver les valeurs élitistes d'une caste menacée par l'égalitarisme révolutionnaire qui pousse sa fille Louise à s'engager aux côtés des Blancs, fascinée par la réputation satanique de leur chef, Saint-Gueltas. Au fragile édifice de ses illusions romanesques, George Sand oppose en contre-point la réalité des faits : la Chouannerie ne ressemble pas à une guerre sainte, les Croisés en sont des brigands qui pillent et assassinent et des nobles en mal d'héroïsme qui supputent l'après-Vendée, en cherchant à éliminer leurs rivaux, tel Saint-Gueltas jaloux de la gloire de Charette. Le traitement de ce personnage témoigne bien du désir de désacraliser les légendes que la Vendée a brodées autour de ses chefs. L'aura satanique qui précède le marquis de la Roche Brûlée dont la laideur fascinante subjugué Louise rappelle le mystère qui entoure l'abbé de la Croix-Jugan dans **L'Ensorcelée** de Barbey d'Aurevilly. Mais le visage défiguré du prêtre chouan victime des Bleus atteint, dans la lumière fantastique de l'univers aurevillien, une grandeur symbolique, celle de la révolte solitaire d'un satan romantique, que George Sand refuse à son personnage. Les valeurs dont il se réclame, le culte de la force, la haine de l'égalité, le mépris des problèmes de conscience, sont dénoncées comme tributaires d'un opportunisme cyniquement affiché. Le maintien de ses privilèges passe par l'anéantissement des forces populaires qui viennent de s'ébranler, il le sait, il est donc résolu à « les écraser ou à les réduire au silence ».

Au service de tels chefs, les paysans enrôlés dans l'armée vendéenne sont brossés rudement dans les lueurs de l'incendie et des pillages auxquels ils se livrent. Les figures patibulaires de Mâcheballe et Tirefeuille qui semblent tout droit sorties d'un roman populiste, accréditent l'analyse que fait Michelet des origines du soulèvement : les paysans, révoltés contre le recrutement décidé par la Convention, formèrent des bandes de brigands qui ravagèrent la Vendée avant l'intervention de l'armée républicaine. Nous voici bien loin de ce peuple pacifique et vertueux, à l'image du meunier d'Angibault, mais prêt à se battre quand la révolution l'exige, comme Paul Arsène dans **Horace**. Les paysans vendéens, eux, perdus de misère et de superstitions, pouvaient-ils s'offrir le luxe d'une conscience politique ? Comme l'avait prévu Voltaire, le peuple français n'était pas prêt à la démocratie. Sur cette toile de fond navrante, se détachent deux figures symboliquement opposées dans les deux armées ennemies, Cadio et

la Korigane, deux enfants trouvés, déclassés, méprisés, toujours en quête d'une affection qui puisse donner un sens à leur vie. La Korigane, à défaut de se faire aimer de Saint-Gueltas, devient son âme damnée, « sa petite étoile rouge » : « Depuis que le marquis est fou de la Sauvières, j'ai dit : C'est comme ça ? il faut que je me venge sur ces chiens de patriotes ! J'ai pris des habits de garçon, j'ai mis des cartouches sous ma blouse, et c'est moi qui recharge lestement les fusils quand nos gens tirent de derrière les buissons ¹⁶. » Quant à Cadio, l'affront de Louise qui va faire de lui un implacable soldat lui révèle la relation de cause à effet entre les humiliations accumulées dans le passé et la fureur de la révolte populaire : « Ah ! voilà leur cœur à ces femmes-là ! voilà leur amitié, leur reconnaissance ! Je comprends à présent ce que j'ai entendu là ce matin ! Ces trois fous, ces trois fantômes qui voulaient boire du sang, c'est des hommes qu'on a humiliés et qui se vengent ¹⁷ ! » La distance critique que l'auteur a soin d'établir à l'égard du personnage finalement très inquiétant de Cadio, empêche que cette tentative d'explication ne soit prise pour une justification de la violence, condamnée par principe. La classe dirigeante n'en est pas moins tenue pour responsable des crimes du peuple qu'elle maintient dans un état d'aliénation, au sens où l'entendait Marx, qui le rend incapable d'assumer son destin.

Ce divorce sans réconciliation possible sert les intérêts d'une troisième force, la bourgeoisie, incarnée par Rebec, ancien marchand de laine, promu aubergiste, obséquieux, servile, s'embusquant à la première alerte. Son évangile : le profit matériel : « C'est le devoir de traverser les discordes civiles en faisant fleurir les transactions commerciales au milieu de tous les périls et à la faveur de tous les désordres. Je me flatte d'être sous ce rapport un homme peu ordinaire et d'arriver bientôt à une position de fortune qui m'assurera le bien-être et la considération ¹⁸. » Avec lui s'annonce le règne triomphant des Prudhomme juste-milieu, des Camusot rapaces que va consacrer la monarchie de Juillet et qui sont les véritables bénéficiaires de la Révolution. Pendant que craque l'édifice social, une contre-morale s'élabore qui subvertit les valeurs fondatrices de 89, celle de l'argent : « Ah ! certes, reconnaît cyniquement Rebec, on voudrait bien pouvoir dilater son âme dans le sentiment du plus pur patriotisme ; mais quand il y va de notre existence et de notre argent, il faut avoir le courage de se taire et l'héroïsme de se cacher ¹⁹. »

De l'enquête qu'elle avait menée sur cet épisode de la Révolution, George Sand sortit navrée : « Il est impossible d'étudier certaines époques et de revoir les lieux où certaines scènes atroces se sont produites sans être tenté de proscrire tout esprit de lutte et d'aspirer à la paix à tout prix. Mais la paix à tout prix est un leurre. » Si **Cadio** mérite d'être tiré de l'oubli, c'est qu'il renvoie le lecteur d'aujourd'hui à une contradiction qui est loin d'être résolue : l'action révolutionnaire doit-elle une fidélité absolue à l'idéalisme des principes généreux qui l'ont nourrie, quitte à mettre en péril son efficacité ou, pire, sa propre survie ? Oui, répond Henri de Sauvières ; si les dirigeants trahissent l'éthique qui les a mis au pouvoir, c'est au peuple de refuser de les suivre dans la voie de la violence et de la haine. Non, répond Cadio, on condamne ainsi la révolution à l'échec ; il faut accepter de « marcher dans le sang », de perdre son innocence pour devenir un bourreau, en échangeant un destin individuel contre un rôle historique. La confrontation de ces deux optiques anticipe singulièrement la problématique qui, un siècle plus tard, à l'occasion des **Justes** et des **Mains sales** opposera Camus à Sartre, les « meurtriers délicats » aux terroristes rigides. Même si les sympathies de George Sand vont de façon évidente aux belles âmes éprises de pureté, l'œuvre ne tranche pas nettement en leur faveur. Elle reste ouverte sur la question essentielle qui la structure : au regard

de l'Histoire, le plus important est-il de condamner les erreurs que le processus révolutionnaire ne pouvait manquer d'entraîner ou bien de rendre justice à la formidable victoire de la raison et du progrès que fut 1789 ? Le rôle de l'écrivain est alors sans ambiguïté : « C'est aux hommes d'aujourd'hui que la postérité demandera compte de leurs jugements sur cette époque terrible, affreuse et magnifique. Elle pardonnera l'erreur aux acteurs directs d'un drame si passionné, mais si la mission des historiens d'aujourd'hui est grande et pénible, elle porte avec elle la consolation de trouver justice plus tard, et de faire d'avance cette justice elle-même. »

Marie-Paule RAMBEAU

1. Lettre de G. Sand à Alexandre Dumas fils, 12 mai 1867, **Correspondance**, t. XX, p. 414, édit. G. Lubin.
2. Lettre de G. Sand à François Buloz, 22 mai 1867, **Corr.**, t. XX, p. 416.
3. Lettre de G. Sand à Maurice Dudevant, 1^{er} sept. 1867, **Corr.**, t. XX, p. 108.
4. Lettre de G. Sand au journal « La Liberté », 21 sept. 1867, **Corr.**, t. XX, p. 534.
5. **Histoire de ma vie**, III^e partie, ch. XII, p. 901, édit. La Pléiade, t. I.
6. **Ibidem**, p. 905.
7. G. Sand, **Cadio**, édit. Calmann-Lévy, 1896, p. 221 ; VI^e partie, premier tableau.
8. **Cf.** note 6.
9. **Histoire de ma vie**, V^e partie, ch. XIII, p. 456 ; **opus cit.**
10. **Cf.** note 3.
11. **Cadio**, **opus cit.**, p. 303, scène VIII, troisième tableau, VII^e partie.
12. Lettre de Flaubert à G. Sand, juin 1868.
13. Lettre de G. Sand à Luc Desages, 1837, **Corr.**, t. IV, p. 14, ici p. 6.
14. **Cadio**, p. 306, scène VIII, troisième tableau, VII^e partie.
15. **Cadio**, p. 389, scène IX, troisième tableau, XI^e partie.
16. **Cadio**, p. 121, scène II, IV^e partie.
17. **Cadio**, p. 194, scène III, deuxième tableau, V^e partie.
18. **Cadio**, p. 276, scène I, VIII^e partie.
19. **Ibidem**, p. 274.
20. Lettre de G. Sand à Michelet, 3 mai 1850, **Corr.**, t. IX, p. 553.

MÉMOIRES DE JEAN PAILLE, FRESQUE RÉVOLUTIONNAIRE AVORTÉE

L'on ne connaît de George Sand qu'une vraie grande fresque sur fond de Révolution française, son roman **Nanon** écrit en 1871, alors que la défaite vient d'entraîner la chute du régime impérial et que l'éclosion puis l'écrasement de la Commune de Paris ont atterré un pays occupé, déboussolé, malade, incapable de digérer tant de bouleversements à la fois.

Si peu de gens à ce jour ont lu **Nanon** (fort heureusement réédité par les Editions de l'Aurore), lesquels d'entre eux savent que, huit ans plus tôt, son auteur avait projeté une première grande fresque qui peut apparaître, d'après l'ébauche et les brèves notes qu'elle en a laissées, comme une sorte de préfiguration de **Nanon** ? Il s'agit d'un récit à la première personne, qui devait, cette fois, être écrit par un homme contemporain de la Révolution. De l'ambitieux projet avorté il ne reste qu'un manuscrit inachevé de 107 pages¹.

C'est en juin 1863 que l'écrivain mentionne son projet pour la première fois. Elle en souligne à plusieurs reprises dans quelques lettres l'importance et la complexité. Fait notable : ce travail est directement lié dans son esprit à l'espèce d'exercice préparatoire qu'avait constitué pour George Sand la réponse à un questionnaire à elle adressé quelques semaines plus tôt par son ami le Saint-Simonien Edouard Rodrigues. Elle y avait répondu par deux longues lettres², constituant à ses yeux un véritable « catéchisme républicain » de 27 pages. Elle s'y prononçait fermement contre une égalité brutalement imposée. Estimant que la crainte du retour de la Terreur avait causé l'échec de « Juin » [1848], elle prenait parti pour une action prudente (« **actuellement**, dans la phase historique que nous traversons, nous ne pouvons absolument créer rien de durable et de satisfaisant par la force » (p. 585). C'est qu'elle ne se fait aucune illusion sur l'avenir immédiat. Elle juge l'Empire condamné, mais pense qu'avant de parvenir à un état de liberté, « nous traverserons une série de dictatures ». Au début du printemps 1863, donc, elle n'entrevoit pas un resurgissement républicain. Son mentor politique est Louis Blanc, dont elle fait sienne la formule : « A chacun, suivant ses besoins. » C'est à travers son œuvre qu'elle s'est imprégnée des événements révolutionnaires. D'ailleurs n'a-t-elle pas, quelques jours avant de rédiger ces importantes lettres-programme, demandé que lui soient procurés les derniers tomes de la monumentale **Histoire de la Révolution** écrite par ce dernier³ afin de lui consacrer une étude qui paraîtrait dans **L'Avenir national** du 29 juin 1865⁴ ? L'on voit donc sous quels auspices le grand œuvre a pu être conçu.

*
**

Quand prend-il le départ ? La première lettre retrouvée à faire état d'une manière encore abstraite du projet est du 4 juin 1863. Elle est adressée à Edouard Rodrigues, désigné comme une sorte d'inspirateur : « Je me mets dans un grand travail en pensant à vous et aux questions que vous me posiez dernièrement sur l'histoire, sur les principes, sur la philosophie de la politique. Causer de cela **entre soi** c'est tout miel. Mais faire entrer des idées sérieuses dans un roman, sans ennuyer le lecteur indifférent ou frivole, c'est toujours un problème à résoudre et qui m'émeut autant à soixante ans qu'à trente⁵. »

Quatre jours plus tard elle devient plus explicite en exposant à Sainte-Beuve « ce nouveau projet qui m'enchanté, comme tout ce qui ne s'est pas encore heurté aux difficultés de l'exécution ». « Mon ami, le prie-t-elle, donnez-moi un conseil. J'ai envie de faire un roman sur un prétendu fils de Jean-Jacques-Rousseau, perdu à l'hospice et perdu dans la foule, ignorant, cherchant, pressentant et ne retrouvant pas son père, ayant ses idées, ses défauts, ses croyances, son génie enfin, mais sans la soupape du talent, et traversant avec tout cela la Révolution. Je ne veux pas vous ennuyer de mon plan et de mon **idée**, mais je veux savoir si **elle** est déjà venue à quelqu'un et si elle a servi à quelque chose en littérature, roman ou pièce...⁶. »

Elle assure ne vouloir demander au critique très occupé qu'une réponse par **oui** ou **non** ; en fin de lettre elle confie pourtant : « Si je pouvais en causer avec vous, cela me ferait un bien immense. Il est quelquefois **étouffant** de se trouver en face de sa propre responsabilité. » Etant à Nohant, il est exclu qu'elle puisse « en causer » dans l'immédiat. Néanmoins, tandis qu'elle continue à méditer sur son projet, il lui apparaît « plus complexe comme idée et plus difficile par conséquent » que le dernier ouvrage dans lequel elle s'est engagée avec ardeur (**Mademoiselle La Quintinie**)⁷.

Il faut noter que, si elle demande à Edouard Rodrigues de lui donner « du courage », elle ne l'entretient de son sujet que par allusions, réservant au seul Sainte-Beuve l'exclusivité des questions techniques qui font partie de son domaine propre. Même discrétion à l'égard de Buloz, le directeur de la **Revue des Deux Mondes**, à qui elle conseille néanmoins : « Ne vous pressez pas de publier l'article sur les Charmettes⁸. J'ai un grand projet que je vous dirai dans quelques jours » (lettre 10223, du 14 juin).

« VOUS EN FEREZ UN PHARE... »

Entre-temps, Sainte-Beuve lui a répondu le 9 juin avec empressement (Sainte-Beuve, **Corr.** g^{ale}, XIII, 187). Il la rassure sur l'originalité du projet ; il est seul à avoir consacré un long poème intitulé **Monsieur Jean** à un fils de Rousseau ; il lui envoie un exemplaire du volume qui le contient afin qu'elle s'en imprègne, tout en l'invitant avec emphase à le dépasser : « Vous en ferez un Phare, j'en ai fait une lampe dans un tombeau. »

N'ayant encore rien reçu le 16 juin (lettre 10226 à Sainte-Beuve), elle attend « avec impatience **M[onsieu]r Jean**, pour commencer **M[onsieu]r Jacques**, son frère, et pour mettre peut-être aussi **M[onsieu]r Jean** en prose. Qui sait ? vous allez j'en suis sûre, m'ouvrir un grand morceau de mon horizon, et je serais si heureuse d'avoir à signaler la priorité de votre idée ! ». La deuxième partie de la lettre est d'autant plus importante que l'œuvre ne fut qu'à peine ébauchée et qu'il est bon d'entendre l'auteur développer avec chaleur ce qui devait en constituer l'essence : « Je voudrais dans mon **fils de J[ea]n-J[acques]**, envisager, pressentir la politique, comme j'ai entrevu et tâché d'exprimer la religion dans **M[ademoise]lle La Quintinie** ; dire : “ Plus je m'élançai vers l'idée d'un avenir de liberté sans bornes, plus je hais ce que vous avez raison de haïr, vous qui nous accusez de vouloir détruire et ensanglanter. ” — Ne serait-ce pas là le sentiment de Rousseau s'il avait pu voir ce que l'on a regardé comme l'application du Contrat social ? Eût-il déchiré son livre, abjuré sa croyance ? non ! mais il se fût voilé la face devant l'échafaud et il eût dit : “ Voilà le contraire de ce que j'ai voulu. ” — Ce qui me frappe et me contriste quand je lis les très beaux livres de mes amis sur la Révolution, c'est cette philosophie de

parti-pris, qu'on pourrait appeler la philosophie du destin. Il semble que la Révolution n'eût pas pu se faire sans ses fureurs et ses violences. Je l'ai cru longtemps, et puis, dans le calme de mon cœur, comme dans le déchirement de mon cœur après les journées de Juin, je me suis demandé si le progrès ne s'était pas fait **malgré** et non **parce que**, et si on ne pouvait pas être ultra-révolutionnaire avec le courage de dire aux siens : vous avez commis des crimes, et vous êtes dès lors sorti[s] de la doctrine du vrai. Il faut du courage pour le leur dire, et il faut de l'habileté pour le dire sans mettre un pied dans le camp opposé. Du courage, j'en ai, de l'habileté j'en manque mais Dieu me viendra en aide, j'ai cette superstition. Mettez-vous un peu avec le bon Dieu, et dites-moi que j'en viendrai à bout, sauf à me dire **après**, que cela ne vaut pas le diable. »

Comment réagit Sainte-Beuve devant une telle ferveur ? Faute de mieux, ouvrons le **Journal des Goncourt** : « 22 juin. — Dîner de Magny. Sainte-Beuve — Mme Sand, Mrs, va faire quelque chose sur un fils de Rousseau, pendant la Révolution... Ce sera tout ce qu'il y a de plus généreux... Elle est pleine de son sujet... Elle m'a écrit trois lettres ces jours-ci... [Pour notre part, nous n'en connaissons que deux]. C'est une organisation admirable ! (J. et E. de Goncourt, **Journal**, Ed. Charpentier, II, 122.)

Voilà donc l'affaire devenue quelque peu publique, car on peut faire confiance à certains habitués du Magny pour divulguer ce qui leur tombe sous la dent.

Le lendemain, George remercie Sainte-Beuve pour l'envoi de **M[onsieur] Jean** : « Cela m'a fait réfléchir beaucoup et entrer avec confiance dans mon sujet... Je commence à voir l'homme que je veux faire et quand je l'aurai bien vu, je mettrai peut-être M[onsieur] Jean en scène si vous me le permettez, mais comme un ami de mon héros » (lettre 10231). C'est la dernière lettre du tome XVII de la correspondance consacrée à ce sujet. Plus aucune allusion jusqu'à la fin de l'été au grand projet resté en carafe. Quant au tome XVIII, il abrite la dernière mention qui en soit restée. Il s'agit de la lettre 10433 du 18 septembre 1863 et qui répond peut-être à une suggestion de François Buloz⁹. George Sand écrit à son éditeur : « Je crains que l'intervention de la figure de J[ean]-J[acques] dans mon roman ne l'assombrisse un peu, et sans changer rien à mon plan, je m'arrangerai de manière à ce que l'article sur les Charmettes ne soit pas de trop dans la revue. Avisez donc si vous voulez, à le publier, sauf quelques changements que je ferai sur l'épreuve. On s'occupe beaucoup de J[ean]-J[acques] en ce moment-ci. Ce serait donc le moment opportun. — Certes vous aurez un roman, celui que je vous ai annoncé, ou un autre pour l'hiver¹⁰. »

L'on voit qu'après deux mois et demi de réflexion l'auteur semble prête à renoncer à l'introduction dans l'œuvre du personnage de Rousseau. Le fait qu'elle donne le feu vert à la parution d'**A propos des Charmettes** au moment où l'« on s'occupe beaucoup de Jean-Jacques », semble indiquer une prise de conscience plus aiguë des difficultés du « grand projet ».

Difficultés telles que seules 107 pages d'un manuscrit et quelques notes témoignent des diverses étapes dans la construction du roman et néanmoins d'un assez ample début de réalisation.

La lecture du long poème — à nos yeux fort ennuyeux — de Sainte-Beuve aura peut-être suggéré à l'écrivain le prénom de son héros puisque le manuscrit porte le titre de **Mémoires de Jean Paille**. Les notes accompagnant le texte et précédées de l'indication « Juin 1863 » constituent un bref commentaire de l'œuvre de Louis Blanc, révélateur de ce qu'eussent pu être quelques temps forts du roman (« Etats généraux — leur importance / p. 171 très bonne à lire ») et de sa thèse dominante (« pas de milieu entre l'enthousiasme et la terreur./

La froideur de ceux dont les principes poussèrent la révolution à l'excès./ Voir 573-574 ». A la page 2 des mêmes notes, on voit l'auteur hésiter entre le premier fils éventuel de Rousseau (né en 1747) et le dernier, qui eût pu naître en 1762 (celui choisi par Sainte-Beuve pour incarner son Monsieur Jean). Elle se décide enfin pour un petit-fils, d'abord le fils d'un fils, puis celui d'une fille. Choix nécessité, on le devine, par le besoin de lui accorder longue vie.

PETIT-FILS DE ROUSSEAU ET TEMOIN DE LA REVOLUTION

La voici donc fixée sur « Jean Paille, peut-être né en 1764 — de Pierre Paille paysan et d'Annette enfant trouvé, âgée de dix-sept ans — mariée à seize ans. En 1764 Rousseau a cinquante-deux ans/ Jean Paille âgé de quatorze ans peut rencontrer Rousseau âgé de soixante-six ans quelques jours avant sa mort en 1778 ». La romancière marie hélas trop tôt son Annette, si bien que le héros, à la fleur de l'âge en 1789 (vingt-cinq ans) est déjà plus que mûr en 1830 (soixante-six ans). Il est probable que l'auteur s'est convaincue, chemin faisant, de la difficulté qu'il y aurait à le rendre témoin, à quatre-vingt-quatre ans, de la révolution de 1848. C'est pour ces raisons sans doute qu'elle semble abandonner le projet de le faire vivre jusqu'aux « élections libérales de Paris/ 1863 ». Projet qui devait pourtant lui tenir à cœur puisqu'elle a noté deux fois que son personnage aurait alors quatre-vingt-dix-neuf ans ! Il est vrai qu'elle aurait pu procéder comme dans *Nanon* où, après avoir consacré une place écrasante aux faits et gestes de ses héros pendant la grande Révolution, elle évoque en une ligne et demie les événements de 1830 et de 1848 et en une page finale les arrangements familiaux ayant suivi la mort de sa memorialiste.

La fin des notes de George Sand nous laisse entrevoir qu'elle avait prévu une âme sœur pour son héros, baptisé Pierre à cet endroit-là. Il s'agit d'une fille d'aristocrate destinée — démarche classique chez la romancière — à se lier pour le pire et le meilleur à un fils du peuple. Elle se serait nommée Calixte de Chel, aurait eu quatorze ans en 1789. Emprisonnée, elle aurait dit à Pierre : « Viens me délivrer. — Rendue à la liberté elle a horreur de lui et de la Révolution. » C'est tout ce qui reste du canevas de ce roman d'initiation au sentiment sur fond révolutionnaire qu'eussent pu être ces Mémoires laissés en plan.

*
**

Tel est du moins le schéma esquissé par ces brèves notes. Les 107 pages de texte qui les accompagnent ne sont consacrées qu'à la fin de Rousseau. Sous le titre, on lit : « Septembre (barré) 1830. 2 juillet. » L'introduction explique le choix de la date : « J'ai voulu commencer ce travail le jour anniversaire de sa mort. J'ai eu le mois dernier, soixante-six ans. C'est l'âge qu'il avait, lui aussi, quand il quitta la vie. Il était né le 4 juillet 1712. J'aurais pu être son petit-fils. Ses héritiers directs pourraient vivre encore octogénaires [...] Je veux commencer le récit de ma vie par l'unique entrevue que j'ai eue avec lui. » C'est dans le cadre de « désert arrangé » du parc d'Ermenonville qu'a lieu la rencontre fortuite entre le petit Jean, apprenti jardinier et celui dont on ne sait pas encore qu'il est Rousseau, un Rousseau malheureux et farouche qui donne pour tout conseil à cet adolescent inconnu qui boit ses paroles, celui de se faire « jardinier selon la nature ». Rentré au logis, le garçon y trouve son

jeune maître qui, lui aussi, a vu Rousseau, errant dans un état pitoyable. Il n'a pas osé l'aborder mais il projette de le faire au plus tôt en compagnie de Jean. Cette future entrevue, présentée par le précepteur comme capitale, entre le philosophe et son petit-fils présumé, n'aura pourtant pas lieu car la mort du grand homme est annoncée. Occasion pour le narrateur de rapporter toutes les hypothèses relatives à cette fin. Le manuscrit se termine en cours de phrase, une phrase qu'il est bon de citer car l'auteur y exprime la dette qu'elle estime avoir envers son grand devancier : « Ah ! tenez ! nous sommes tous directement ou indirectement coupables de son désespoir, les uns par grossièreté de cœur, les autres par trop de discrétion, et le grand nombre par suite de cette brutale indifférence qui abandonne le malheur à lui-même et qui » [suivent trois dernières pages restées blanches].

*
**

Le thème d'un fils supposé de Rousseau qui, réchappé des Enfants-trouvés, cherche à entrer en rapport avec un père vieillissant fut, à vrai dire, un phénomène existentiel avant de devenir la trame de mélос. Après la mort du philosophe l'on vit des jeunes gens, probablement un peu « timbrés », errer dans le parc d'Ermenonville sur les traces du disparu. Jusqu'à la presse anglaise et allemande qui consacra des colonnes au suicide de tel ou tel adolescent désespéré de n'avoir osé aborder le créateur d'Emile sous l'apparence sévère qu'il offrait en fin de vie ! Le début du roman inachevé de George Sand baigne donc en pleine légende fin XVIII^e : l'on est dans le Corancez et le Musset-Pathay jusqu'au cou. L'intéressant eût pu être la traversée de l'ère révolutionnaire par un descendant de Rousseau, nourri, grâce aux leçons d'un jeune disciple du philosophe, de la pensée de ce dernier, et méditant plus tard sur les événements à la lumière du **Contrat social**. Tâche délicate dont la difficulté même fit peut-être reculer celle qui avait eu l'audace et la générosité de l'envisager au moins pendant quelques semaines passionnées.

PEUR DES DIFFICULTES ? FERVEUR GRAND-MATERNELLE ?

Il est probable aussi que la naissance d'un autre petit-fils, un vrai, celui-là, celui de George elle-même, le 14 juillet suivant (« jour de liberté et de soleil »¹¹) contribua à donner à l'œuvre le premier coup d'arrêt. L'auteur attendait en effet depuis longtemps cet enfant de Maurice. Il est à noter que, dès sa lettre du 9 juin où elle se déclare impatiente de discourir avec Sainte-Beuve, elle ajoute, pour expliquer son obligation de rester à Nohant : « ... j'attends un trésor, un enfant dans la maison ! Je n'ai plus le droit de me plaindre de rien. » Dès lors le futur « heureux événement » ne sera presque plus jamais absent de la correspondance. Dans une réponse au même interlocuteur, du 23 juin, elle se dit occupée « à peu près exclusivement » par sa belle-fille « car à toute heure nous attendons la naissance d'un enfant ». De fausse alerte en véritable, l'événement ne la lâche plus. Quand il se produit enfin, ses lettres se transforment en une floraison de brefs faire-part. L'une, du 24 juillet (n° 10319 à Edouard Cadol) suggère une atmosphère impropre aux tâches de longue haleine. Elle n'a, assure-t-elle, « qu'une heure par nuit » pour terminer un article à la traîne. Même si la confidence est dictée par une nécessité diplomatique, on devine que l'accès de ferveur grand-maternelle qui la submerge ne peut que la détacher d'un travail trop exigeant.

Il n'importe. Huit ans plus tard les bouleversements qui secouent la France l'ébranlent assez pour lui remettre plume en main. Plus de descendant de Rousseau cette fois. Débarrassée de l'encombrant parrainage, c'est par Nanon, une paysanne plus pauvre encore que son précédent héros, qu'elle fait commenter une révolution vue de très loin, et vécue au ras de la terre. Il reste que la poussée libérale de mai-juin 1863, en lui permettant d'entrevoir un changement peut-être plus rapide, l'avait incitée à faire un point romanesque sur ses grands thèmes politiques. Avant tout, sur la manière de parvenir à l'égalité tant souhaitée, tout en contenant la violence. Thème sur lequel elle affronte de plus en plus nettement ses amis les plus extrémistes, sans mépriser leur point de vue, car elle sait la violence des écrasés explicable par celle des pouvoirs.

Aline ALQUIER

1. Bibl. Hist. de la Ville de Paris, Fonds Sand, cote 0 70, in-8°. Voir l'excellente étude consacrée à ce texte par Georges Lubin in **Présence de George Sand**, n° 8 (mai 1980).

2. **Corr. de G. Sand**, XVII, n°s 10 087 et 10 108.

3. Lettre à Emile Aucante du 4 mars 1863 (**Corr. G.S.**, XVII, 10 013).

4. Etude reprise dans **Questions politiques et sociales**, pp. 165-173.

5. **Corr. G.S.**, XVII, 10 203.

6. **Corr. G.S.**, XVII, 10 211.

7. C'est à Edouard Rodrigues qu'elle confie cette constatation (l. du 10 juin 1863, n° 10 213). **Mademoiselle La Quintinie** a paru de mars à mai 1863 dans la **Revue des Deux Mondes**.

8. Après ses visites aux Charmettes des 31 mai et 3 juin 1861, Buloz lui avait demandé, le 14 juillet suivant, un article à ce sujet pour sa revue. Elle le lui avait adressé (annoncé par la l. du 12 avril 1863, n° 10 099). L'article paraîtrait le 15 novembre 1863 sous le titre **A propos des Charmettes**.

9. Voir au t. XVIII, p. 67, la n. 2 de Georges Lubin à ce sujet.

10. Ainsi que l'indique G. Lubin dans sa note 3, le roman sur le fils de Jean-Jacques ne sera pas livré. C'est **Laura** qui sera fourni à la place.

11. « ... Il a choisi ce jour de liberté et de soleil, et il aura en lui le souffle de 89... » écrivit le 20 juillet Sainte-Beuve pour saluer cette naissance. (Sainte-Beuve, **Corr. gale**, XIII, l. 4086).

MANIFESTATIONS DIVERSES

GEORGE SAND, DU CATHOLICISME AU PARAPROTESTANTISME ? UNE CONFÉRENCE D'ANNE CHEVEREAU

C'est de ce thème original, sujet d'un diplôme récemment passé à la V^e section de l'Ecole pratique des hautes études, que la conférencière a entretenu les Amis de George Sand réunis, le 21 avril 1988, à l'occasion de l'assemblée générale annuelle de l'association, dans une salle du Musée de la vie romantique (Maison Renan-Scheffer).

L'auteur, qui a limité l'étude de l'évolution religieuse de George Sand aux années de maturité, définit ainsi sa position aux alentours de 1850 : « La religion de George Sand, à cette époque de sa vie, a pris la forme d'un théisme mal défini qui a conservé quelques assises du catéchisme de son enfance. » Entre autres raisons d'une pareille « tiédeur », Anne Chevereau invoque « une formation religieuse de base trop superficielle », l'influence de ses proches puis de ses guides spirituels, enfin ses réactions défavorables aux prises de position rétrogrades du Vatican et de l'Eglise de France « qui a manqué le rendez-vous social avec un monde en mutation ». Tôt rebutée par le catholicisme, elle fait preuve, dès sa jeunesse, « d'une certaine compréhension à l'égard des réformés » (position significative « en cette période d'intransigeance religieuse »).

Avant de montrer la progressive prise de contact de G.S. avec le monde protestant, Anne Chevereau évoque la manière dont les réformés tentèrent de reconquérir le terrain perdu sur le catholicisme, par le colportage biblique, l'implantation d'écoles rurales, le prêche de pasteurs itinérants. « Les protestants (2,2 % de la population) sont persuadés que leur religion est la mieux adaptée à la France moderne », que « le catholicisme est dépassé » et que le pays va se « protestantiser », d'abord par ses élites, puis par le peuple. Cependant le département de l'Indre reste largement à l'écart du mouvement, et George, dans sa retraite de Nohant, n'a aucun contact avec le renouveau protestant. Elle ignore les divisions qui se font jour dans la religion réformée entre orthodoxes fidèles au Credo et libéraux prônant « une religion avec un dogme limité à un cadre général et un rituel restreint ».

La conférencière évoque les diverses étapes de la prise de contact de l'écrivain avec les réformés, « le plus souvent par le biais de la correspondance ». Mais les premiers propagandistes qui s'efforcent de la convaincre sont trop orthodoxes pour emporter son adhésion. C'est curieusement Michelet sympathisant de la Réforme, qui lui fait découvrir la genèse et l'histoire du protestantisme. Sous cette influence elle écrit **Les Beaux Messieurs de Bois-Doré** (1858) « qui met en scène des nobliaux berrichons de confessions différentes cohabitant harmonieusement » et, en 1860, « un deuxième roman protestant », **Valvèdre**.

L'influence déterminante sera pourtant celle exercée sur George Sand, dans les années soixante, par le pasteur américain Channing (1780-1842) dont les croyances unitariennes rejoignent les siennes sur les points suivants : refus du dogme de la Trinité, du péché originel, de l'enfer ; mais George Sand, au contraire de Channing, ne croit pas aux miracles. Selon Anne Chevereau, deux aspects de la pensée de Channing durent frapper l'écrivain : 1) le fait qu'il concilie raison et religion, la raison interprétant la religion et la dégageant « des

erreurs et des exagérations sacerdotales » ; 2) le christianisme vu « comme une “ religion humanitaire ” dont l'essence même est un esprit de charité pratique ». La lecture d'**Œuvres sociales**, livre qui lui révèle la pensée du pasteur bostonien, ancre G.S. dans l'opinion que catholicisme et orthodoxie protestante sont dépassés. Sa prise de conscience se concrétise en un article inachevé reproduit sous forme de lettre dans le tome XVI de la **Correspondance** [Cf. la communication d'Anne Chevereau dans le « Bulletin des Amis de G. S. », n° 8 (1987)].

Le cheminement vers une forme de protestantisme prendra bientôt, dans la vie de George, un aspect existentiel parfois cocasse. Dans sa vie et aussi (et peut-être avant tout) dans celle de ses proches. L'écrivain tente d'abord (et vain de marier Maurice en milieu protestant. Lorsque ce dernier et son épouse Lina Calamatta se marient civilement, le 17 mai 1862, ils expérimentent une forme de « rejet social larvé ». Aussi, dès février 1863, alors qu'ils attendent leur premier enfant, projettent-ils de réintégrer une confession reconnue. Excluant le recours au catholicisme, mais fort peu regardants sur la théologie, ils sont prêts à accepter « n'importe quel pasteur ». George Sand refuse absolument l'orthodoxie, et la situation reste bloquée jusqu'en juillet, mois de naissance du petit Marc-Antoine. Les pourparlers repartent de plus belle. Deux pasteurs offrent leurs services : un orthodoxe « ouvert », Alexis Muston et Leblois, jeune desservant du Temple Neuf à Strasbourg, un ultra-libéral frisant l'œcuménisme et qui séduit George Sand, sans que ces échanges aient de suites immédiates. Après six nouveaux mois de répit, des pourparlers, menés le plus souvent par lettres, avec les pasteurs les plus divers reprennent de nouveau. Enfin, las de voir traîner les choses, Maurice Sand impose le choix de Muston. L'affaire est, cette fois, rondement menée puisque, en quelques heures, le 18 mai 1864, sont « expédiés » dans la même lancée le mariage religieux du couple et le baptême de son enfant.

Telle est la genèse de l'entrée quelque peu saccadée de la famille Sand en protestantisme. Est-ce à dire que George, dont les contacts avec des pasteurs (notamment Leblois) se prolongèrent, s'est elle-même « protestantisée » ? Non, répond Anne Chevereau si l'on entend par là l'adhésion à une communauté officiellement reconnue de la Réforme, « encore qu'elle ait poussé sa famille à le faire ». Elle cite en conclusion quelques lignes d'un article sans titre publié en 1871 dans le journal protestant libéral **le Temps**, qui lui apparaissent comme son testament spirituel : « Elle dit, parlant d'elle-même : “ Elle dépouilla la forme arrêtée du catholicisme, elle se fit protestante sans le savoir, et puis elle alla plus loin et improvisa son mode d'entretien avec la divinité. Elle se fit une religion à sa taille, à la mesure de son entendement. ” » Anne Chevereau remarque pour finir que les connaissances théologiques de l'auteur, « tant catholiques que protestantes, découvertes à travers ses lectures, ne lui ont pas permis de porter un jugement de valeur sur ces deux formes de christianisme ». De même elle ne voulut pas admettre « que le point d'aboutissement de la quête religieuse de toute sa vie avait été atteint avant elle par l'avant-garde d'une religion reconnue ». Il lui eût fallu, pour la satisfaire absolument, « un protestantisme sur mesure ». En outre elle avait depuis trop longtemps rejeté toute forme de pratique religieuse pour pouvoir réintégrer fût-ce la plus perméable des disciplines ecclésiales. Elle sympathisa donc avec le protestantisme, sans pour autant y adhérer officiellement. Selon Anne Chevereau, George Sand « a évolué — peut-être contre son gré — vers ce qu'on pourrait appeler un “ para-protestantisme ”, relevant de la mouvance de l'aile progressiste de la Réforme ».

Mathilde EMBRY.

*
**

Il est à signaler que cette conférence, d'une clarté fort séduisante, a paru appréciée de l'assez nombreux public dont les questions ont montré l'intérêt porté au thème et à la manière neuve de le traiter. Rappelons qu'à propos de l'ouvrage constituant le mémoire d'Anne Chevereau, Georges Lubin a écrit :

« L'évolution de la pensée religieuse de George Sand a depuis longtemps requis l'attention des biographes, critiques et historiens littéraires... mais aucune étude complète n'a vu le jour... d'où l'importance de l'étude d'Anne Chevereau... Elle ne s'est pas contentée de butiner dans l'œuvre de George Sand et dans les ouvrages des historiens de la religion pour en résumer les thèses : elle a vu quelle ressource elle allait trouver dans les documents inexplorés des divers fonds... ainsi que dans la correspondance inédite... Elle ne s'est pas bornée à suivre l'évolution religieuse, mais avec beaucoup de raison, a accompagné son enquête d'une enquête parallèle sur les engagements politiques et sociaux. »

*
**

Anne Chevereau

GEORGE SAND

Du catholicisme au paraprotestantisme ?

1 volume, in-8°, broché — VIII, 367 pages (1988) — **80 F (TTC)**

Chez l'auteur : **Anne CHEVEREAU**
70, rue Velpeau - 92160 - ANTONY (F)

ou **Librairie Protestante**
140, boulevard Saint-Germain - 75006 - PARIS

* A l'Assemblée générale de la Société Chopin, le 28 janvier, notre amie Marie-Paule Rambeau a fait une conférence sur « Chopin dans la vie et dans l'œuvre de George Sand », avec un succès marqué.

GEORGE SAND SUR LES ONDES NATIONALES

VIOLENCE ET LUMIERE : FREDERIC CHOPIN

Ceux qui aiment Chopin et qui souhaitent le connaître mieux n'ont pu manquer rendez-vous que leur avait fixés Dominique Jameux, du 17 avril au 15 août 1988, sur France-Musique. Il s'agissait des dix-huit épisodes d'un passionnant feuilleton diffusé entre 10 heures et 11 h 30.

S'il est vrai qu'on ne parle bien que de ce qu'on aime, Dominique Jameux aime Chopin avec passion et intelligence, ce qui n'est pas forcément contradictoire.

Conçu comme un feuilleton dont les épisodes suivent la stricte chronologie de la vie du musicien, le propos de Dominique Jameux évite le défaut du genre, perdre l'auditeur dans les méandres d'une érudition pesante. On le suit sans effort parce qu'il domine parfaitement son sujet et qu'il sait mettre l'essentiel à la portée de tous, avec clarté et rigueur. Une documentation sans guère de défaillances lui permet de saisir les étapes formatrices de la personnalité et du génie de Chopin, dans une permanente confrontation avec les milieux et les influences qui les éclairent. Le concert qui suit l'émission ajoute au discours analytique qui le précède, l'illustration sonore complémentaire. L'œuvre de Chopin est confiée à des interprètes variés et prestigieux — des gravures rarissimes dont la Sonate funèbre jouée par Serge Rachmaninov — qui disent par la diversité de leur approche la richesse inépuisable de cet art. Le commentaire musical qui accompagne l'audition des œuvres propose des instants scintillants qui sont une véritable fête pour l'esprit : celui du **Scherzo opus 39** est un modèle du genre.

Soucieux de ne pas dérapier dans l'hagiographie, Dominique Jameux a recours à un malicieux contrepoint nourri d'anachronismes médités : le bruit d'avion au décollage du Paris-Palma, la boîte à musique chevrotaute du magasin de souvenirs de Valdemosa désamorcent l'effet sentimental des pèlerinages aux lieux sacrés. Comme G. Sand est entrée officiellement dans la vie feuilletonesque de Chopin le 17 avril 1988, les Amis de la romancière ont eu plaisir à entendre de larges extraits de sa correspondance et de ses œuvres autobiographiques. Merci donc à Dominique Jameux.

Marie-Paule RAMBEAU.

LA CORRESPONDANCE DE GEORGE SAND, AU PANORAMA DE FRANCE-CULTURE.

— George Sand est loin d'avoir toujours joui d'une faveur particulière sur les ondes de la radio nationale. Aussi nous semble-t-il utile de mentionner le court débat, mais précis et informé, qui s'est instauré le 19 février 1988 à l'émission Panorama de France-Culture animée, de 13 heures à 13 heures 30, par Jean-Marie Goulemot et Lionel Richard. Il s'agissait de rendre compte de la publication du 22^e volume de la **Correspondance**. L'introduction de Georges Lubin mettant en valeur le fait que George Sand fut beaucoup plus sévèrement critiquée pour ses prises de position à l'égard de la Commune que ne l'avait été Flaubert, au moins aussi ferme pourtant dans sa condamnation du mouvement, fit poser la question des motifs de cette différence de traitement. Les débatteurs firent valoir qu'« en position de pointe en 1848 », George put, de ce fait, décevoir davantage. Et c'est peut-être, fut-il également avancé, « parce qu'elle fut tellement mêlée au mouvement quarante-huitard qu'elle eut plus de mal à comprendre la Commune », observée de beaucoup plus loin. Et puis n'avait-elle pas vingt ans de plus ? Son pacifisme à tout crin fut mis en avant : partisan de « la paix tout de suite », elle ne put que refuser le patriotisme de la Commune. En outre les participants soulignèrent son analyse sociale du mouvement : les émeutiers n'étaient pas « le peuple » à ses yeux ; ils représentaient un monde souterrain — thème courant à l'époque. Selon l'écrivain, le peuple qui avait accédé à la culture, s'était gardé de s'engager dans un mouvement louche, mené par des fanatiques, eux-mêmes manipulés, à l'en croire, par d'aigres petits-bourgeois. En 1871 elle estime Thiers et défend les classes moyennes éduquées, aspirant à un progrès tranquille. « Avant tout opposée à la violence », telle apparaît la raison essentielle de son rejet. Après avoir évoqué quelques autres aspects notables de ce 22^e volume, les critiques le jugèrent « toujours admirable dans l'établissement du texte ».

**

A propos de l'édition de **Promenades autour d'un village** par Christian Pirot, préface de Georges Lubin, les mêmes critiques, non seulement louèrent les qualités de « ce joli texte », mais ils soulignèrent « la modernité extraordinaire » de la postface sur le folklore berrichon, fruit d'une sorte d'« écologisme » socialiste à la manière de celui de Leroux, le facteur nature demeurant, à leurs yeux, fondamental, chez George Sand comme chez Leroux.



LAVINIA, DRAMATIQUE DE FRANCE-CULTURE. — Le jeudi 14 janvier 1988 France-Culture a consacré sa dramatique à **Lavinia**, la très belle nouvelle de George Sand. Françoise Lebrun incarnait le personnage féminin. Ecrite vers la fin de l'hiver 1833, cette œuvre assez proche de la manière balzacienne, mettait en scène, selon Pierre Salomon, sous les traits de Sir Lionel, Aurélien de Sèze. S'il est bien vrai que le magistrat girondin ait servi de modèle, il s'agissait d'« un personnage ambitieux et inquiet, envahi de préjugés bourgeois, rêvant de la gloire parlementaire, condescendant et faussement délicat envers les femmes, cœur froid et usé ». L'œuvre a été servie par une grande homogénéité d'interprétation et une très bonne mise en ondes.

PUBLICATIONS SANDIENNES

George SAND : **Correspondance** (avril 1870-mars 1872), tome XXII, édition de Georges Lubin, Paris, Garnier, 1987.

Du 3 avril 1870 au 30 mars 1872, le tome XXII de la **Correspondance** offre 612 lettres ou billets. Le déficit, plus considérable que d'ordinaire (483 n^{os}) est compensé par une proportion d'inédits partiels (72) ou complets (366) qu'avec sa modestie et son exigence coutumières l'éditeur voudrait plus grande ! Cette faiblesse, toute relative, tient, comme il le note, à l'intérêt que ces années ont suscité ; peut-être aussi à un acharnement, quelque peu partisan, à prendre Sand en manque de... gauchisme.

C'est bien, en effet, à une descente aux enfers que ce volume entraîne : au **vécu** d'une année terrible et d'une insurrection qui l'épouvantent, s'ajoute, à titre posthume, le rejet de certains lecteurs fervents devant ce qui a paru un reniement et un retour à un décevant et peureux conformisme. « A vrai dire », il est plus facile de récrire l'histoire que de la vivre. Ces lettres le montrent à l'évidence, par cela même précieuses ; s'il faut d'un mot caractériser l'état d'âme de Sand en ces temps tragiques, c'est d'aveuglement qu'il s'agit. Je n'entends pas par là manque de lucidité ou sectarisme mais bien cécité : « **Vrai, je ne sais pas, je ne vois pas clair en ce moment.** » Ces lignes du 4 juin 1871 à F. Berton sont exemplaires d'un désarroi que, à chaud, maintes contradictions décèlent. Qu'elle concède, le 15 mai, à Dumas « **le non droit à des non valeurs humaines dans l'influence sociale** », et loue « **l'amour féroce de la propriété** », vertu paysanne, en face de la lâcheté de l'homme des villes, dix jours après, elle déplore l'insurrection : « **C'est un malheur pour ceux qui aiment l'égalité et qui ont cru aux nobles instincts des masses, et j'étais de ceux-là** » (à Poncy, le 25 mai). Révision déchirante, non ; mais plutôt aveu d'une détresse frustrée de ses espoirs à la chute de l'Empire. La république **bourgeoise** qu'elle souhaite au prix d'appréciations plutôt injustes des efforts de Gambetta (funestes effets d'une recommandation « oubliée » ou mal reçue, ô Baudelaire !) est le vœu d'une vieille femme éprouvée. Les informations qu'elle reçoit, transmises le plus souvent par des amis dont la peur nourrit le parti pris, les malheurs réels de certains de ses correspondants, l'ont jetée dans un désespacement plus émouvant que méprisable. On ferait sans peine un florilège de ces pathétiques incertitudes, bien proches, tout compte fait, des jugements nuancés de V. Hugo bien que la générosité du poète lui semble enfantillage. Peut-être vient-elle au secours d'une insurgée emprisonnée (v. le n^o 15787), en tout cas, elle ne cesse pas d'obliger ses amis, d'intervenir pour que des pensions soient augmentées, des secours obtenus. Ainsi, elle voudrait empêcher Leroux de « **mourir de faim** » ; il a fui Paris pour Nantes où il compte sur l'amitié de Guépin, nommé préfet au lendemain du 4 septembre, et des républicains de la ville (P.-F. Thomas, **Pierre Leroux**, pp. 165-166).

Une fois de plus l'appareil de notes, de renvois, d'index fait rouvrir les tomes anciens. L'omniprésence de Plauchut invite à reprendre au tome VIII les deux lettres salvatrices d'où naquit une si belle amitié. Que de chemin parcouru ! Certes Sand ne voit pas que Thiers a quelque chose de Cavaignac, mais comme elle pourrait redire : « **On n'a pas l'esprit bien lucide quand le cœur est si profondément déchiré. La foi dans l'avenir ne doit jamais être ébranlée par ces catastrophes, car l'expérience est un fruit amer et plein de sang. Mais comment**

ne pas souffrir mortellement du spectacle de la guerre civile et de l'égorgement du peuple ? » On mesure d'ailleurs la fidélité de George en amitié à sa faculté de dialoguer avec son « gros bébé » qu'elle traite de **communard** sans cesser de l'aimer, comme on s'étonne qu'elle prenne la peine de guerroyer avec Marie-Sophie Leroyer de Chantepie qui loue Gambetta et croit le bon droit du côté de la Commune. Par comparaison, la méchanceté et la sottise de Solange confondent.

Mais sur ce fond morose, George reste à sa « meilleure vitalité » ; elle n'a pas cessé d'écrire (trois romans **Césarine Dietrich, Francia, Nanon**, des articles, des lettres ouvertes...), de lire (on admire sa critique en deux temps sur **La Création** de Quinet), de veiller sur les siens. Il faut féliciter Georges Lubin de ne pas nous cacher les vellétés d'un Maurice un peu bien **Matamore** et les effrois de sa mère. Comme tout ce temps, elle boude Paris, déception, économie, âge, elle est plus provinciale que jamais. Cela nous vaut, comme à l'ordinaire, mille remarques sur le temps qu'il fait, les récoltes, la sécheresse menaçante...

A la fin de son récit autobiographique, Nanon devenue marquise de Franqueville, évoque la foi politique de son mari et de leur ami Costejoux : « **Ils n'ont pas été dupes de la révolution de Juillet. Ils n'ont pas été satisfaits de celle de Février. Moi, qui, depuis bien longtemps, ne m'occupe plus de politique — je n'en ai pas le temps — je ne les ai jamais contredits, et, si j'eusse été sûre d'avoir raison contre eux, je n'aurais pas eu le courage de le leur dire, tant j'admire la trempe de ces caractères du passé, l'un impétueux et enthousiaste, l'autre calme et inébranlable, qui n'ont pas vieilli et qui m'ont toujours semblé plus riches de cœur et plus frais d'imagination que les hommes d'aujourd'hui.** » Une page plus loin, elle meurt : « **Elle avait vécu jusque-là sans aucune infirmité, toujours active, douce et bienfaisante, adorée de sa famille, de ses amis et de ses paroissiens, comme disent encore les vieux paysans du centre.** »

Cette châtelaine ressemble beaucoup à une baronne de nos amies. Elle n'est plus rouge, mais le rose ne lui va pas si mal.

Jean-Pierre LACASSAGNE.

George Sand, *Lélia*. Editions de l'Aurore, 1987. — Texte établi, préfacé et annoté par Béatrice Didier (2 vol.).

Les Editions de l'Aurore n'ont pas joué la facilité en préférant à la première version de *Lélia* (celle de 1833, excellentement présentée par Pierre Reboul, Classiques Garnier, 1985) l'édition de 1839, devenue introuvable avant ce jour.

Dans sa riche préface, Béatrice Didier s'explique d'abord sur ce choix. La seconde *Lélia* n'est pas seulement une œuvre largement remaniée (phénomène d'ailleurs assez rare chez George Sand) ; c'est une œuvre nouvelle à laquelle la romancière attachait une grande importance et qu'elle tenait à l'époque pour sa meilleure création. Sept ans séparent les deux versions (dont trois ans de retravail intense, parallèlement à la création d'autres œuvres et non des moindres) ; jamais l'auteur n'aura livré au public un livre aussi longuement remis en chantier.

Et pourtant, si les deux *Lélia* sont très souvent opposées l'une à l'autre, la critique déclarant en général préférer la première, jugée plus romantique, plus audacieuse, plus instinctive, la seconde ne constitue que l'approfondissement de thèmes déjà présents dans la première. Il ne faut pas oublier que cette re-création est née tout d'abord d'une réaction contre la sévérité de la critique de 1833 qui n'avait voulu voir, dans *Lélia*, première manière, que « la révélation d'un malaise sexuel » alors qu'il fallait y voir déjà, souligne Béatrice Didier, la remise en cause de la condition des femmes et la dénonciation de l'impuissance à agir des « intellectuels » du temps de Louis-Philippe. De même, la première *Lélia*, écrite en 1832-1833, exprimait déjà les aspirations religieuses et sociales de l'auteur.

Néanmoins la deuxième version, fruit d'un intense bouillonnement intellectuel, de multiples lectures, rencontres, activités, au cours d'années particulièrement fécondes, marque, par rapport à l'œuvre de départ, un approfondissement considérable. Plus long et plus riche en personnages, ce deuxième roman voit la transformation totale de *Lélia*, Tremmor, Sténio, l'apparition à leurs côtés d'un Annibal fort intéressant, l'évolution ou la suppression d'autres personnages, tandis qu'un grand nombre de figures secondaires entrent en scène.

Parmi les multiples influences ayant contribué à amplifier l'œuvre, la rencontre intellectuelle, ces années-là, de Lamennais et de Pierre Leroux devait se révéler des plus inspirantes. Non seulement les œuvres, les thèmes, le lyrisme de ces auteurs aidèrent George Sand à mettre à jour les concepts qui allaient caractériser sa pensée religieuse et sociale, mais la personnalité même du « héros persécuté par l'Eglise » (Lamennais) et celle du premier penseur socialiste Pierre Leroux n'étaient pas sans rapport avec des personnages destinés à combattre pour le retour à une sorte d'évangélisme, à formuler le concept d'humanité, l'idée de progrès et de perfectibilité, à prôner un syncrétisme, voire à apparaître comme des Christs mythiques.

Béatrice Didier insiste sur le fait que, non seulement un échange de thèmes unit *Lélia* aux œuvres de George Sand créées entre 1835 et 1839, mais aussi que « *Lélia*, et surtout la seconde *Lélia*, est déjà chargée de thèmes qui vont se développer ultérieurement », qu'il y a notamment « une certaine continuité entre *Lélia* et *Consuelo* ».

Le remarquable travail effectué par la présentatrice sur les variantes est propre à mettre en lumière ce que l'auteur a gommé dans la première version : tout ce qui avait excité la curiosité d'une critique malintentionnée, et en quoi l'on avait cru voir une pure et simple proclamation d'impuissance sexuelle, voire l'aveu d'une tendance à l'homosexualité. Sans doute le divorce entre l'étendue du désir et l'étroitesse de la jouissance est-il présent mais comme conséquence d'une situation de dépendance. La prise de voile de *Lélia* serait moins un refus de la vie qu'une recherche de liberté, comme elle avait pu l'être pour certaines femmes du siècle précédent piégées dans la dépendance. L'amour étant impossible dans un contexte d'aliénation, l'héroïne choisit de se consacrer à l'éducation de ses compagnes, à l'aide sociale et à la libération des opprimés. La foi permet ainsi de sortir de l'inaction ; « la réflexion féministe n'est plus isolée de la réflexion philosophique et religieuse ».

La qualité de l'introduction incite à découvrir ce « monument essentiel pour qui veut comprendre la religion romantique », ce « bel exemple de ce retour au sacré qui se manifeste dans cette première partie du XIX^e siècle », ce qui représente « une des plus grandes épopées en prose de cette génération », l'ouvrage enfin où apparaît l'un des plus grands personnages féminins de toute l'œuvre (*Lélia* « révèle des aspirations multiples de la romancière », « il est peu de personnages aussi riches, si l'on excepte *Consuelo* »). Ce « roman fantasque » (dit George Sand) où « les paysages et les réflexions philosophiques sont plus importants que les mouvements, les actions, les dialogues », dont la langue est d'une luxuriante poésie, témoigne de l'ampleur et de la force de « la lutte menée dans les années 35 par les croyants non conformistes ».

En postface de l'ouvrage, deux études fondamentales de Béatrice Didier : *George Sand et Senancour*, et *Le corps féminin dans Lélia*, ainsi qu'un Dossier, fait de fragments inédits, de lettres et de documents nous révélant l'arrière-plan de ce qui dut constituer le premier grand œuvre de Sand avant la mise en chantier de *Consuelo*.

Mathilde EMBRY.

George Sand. **Jean de La Roche**, Editions de l'Aurore, 1988. — Texte établi, préfacé et annoté par Claude Tricotel.

Ce dernier-né des Editions de l'Aurore est, comme **Tamaris**, qui le suit d'assez près dans la production de George Sand, un roman né d'un voyage effectué plume en main. C'est en effet, à partir des observations faites par l'auteur, au début de l'été 1859, entre Le Puy-en-Velay et Clermont-d'Auvergne, que l'œuvre trouve un cadre bien charpenté. Claude Tricotel a pu, comme Georges Lubin, présentateur de **Tamaris**, relever les correspondances entre les notes rédigées sur le vif et ce qu'il en reste dans l'évocation des sites. Deux croquis contribuent à mettre en valeur la partie commune au cheminement de Jean de La Roche et à celui de son créateur. Il est un point où l'identification est totale entre le roman et son soubassement réel, c'est la représentation du port d'attache du héros, ce château « de la Roche », en fait de la Rochelambert, toujours visible et presque inchangé de nos jours, minutieusement décrit dans l'œuvre tel qu'il apparut à l'auteur et tel qu'elle le restitua dans ce qui devait constituer ses **Notes sur un voyage en Auvergne**. Claude Tricotel suppose que la vue de ce paysage impressionnant lui aurait suggéré la création de son personnage doté du plus grand relief, Jean de La Roche. Ce cadre est campé avec une telle précision, en quatre pages introductives, qu'il révèle, chez un auteur tenu pour privilégier le flou, une étonnante capacité réaliste.

Il est vrai que le réel est ici d'un romantisme tellement échevelé qu'il s'assortit à l'humeur passionnée d'un châtelain dont toute la vie est sentiment, tourné qu'il est vers la recherche d'« une créature parfaite ». Il croit la découvrir sous les traits de Love Butler, jeune châtelaine des environs ; mais les critiques de 1860 comme le préfacier actuel soulignent la tranquillité « raisonnable » de l'héroïne. « Trop raisonnable », aux yeux de son amoureux et de certains lecteurs. Le préfacier, quant à lui, estime que cette création féminine reflète assez bien la conversion à « l'amour paisible » d'une George Sand mûrissante. Il est vrai qu'elle a tout récemment publié **Elle et lui** et que les échos provoqués par l'évocation de cet amour déchiré lui emplissent encore les oreilles (ne dirait-on pas que les excès de la passion déséquilibrent jusqu'à ses plus lointains lecteurs ?). C'est peut-être pourquoi elle met dans la bouche de son héroïne au prénom si tendre la nécessité d'établir le **bonheur** (lequel a pour compagnon le **devoir**) en « tu[ant] ce démon sauvage qui n'est autre chose que l'excès des désirs et des aspirations de notre âme aux prises avec l'impossible ». En jugeant lui-même, en un éclair de lucidité, que sa passion tend à la « monomanie », mal dont il va tenter de guérir par un double tour du monde, le héros s'apprête à abandonner sa quête de « l'impossible » pour s'acheminer peut-être vers « le bonheur en ce monde ».

Si George Sand semble se méfier désormais de l'extrémisme amoureux, on retrouve inchangés dans le roman, quelques-uns de ses thèmes sociaux : condamnation des inégalités et des privilèges, revendication du droit à l'instruction pour les filles et de l'égalité dans le couple, sans compter une évocation discrète de l'atmosphère de 1848. Mais ce qui entraîne le plus fortement le lecteur d'aujourd'hui, c'est l'imprégnation par l'écrivain de la sauvagerie des sites, habilement révélée aux bons moments de l'action. Claude Tricotel souligne à quel point ces peintures, loin de constituer « des morceaux de bravoure », s'allient naturellement à la mélancolique gravité des sentiments.

Les notes d'une exemplaire précision (elles s'appuient souvent sur les observations consignées au cours du voyage de l'écrivain) et la beauté des illustrations (pour la plupart des lithographies d'époque) font de cette édition une nouvelle belle réussite des Editions de l'Aurore.

M. E.

Jérôme Peignot, **Pierre Leroux inventeur du socialisme**, Ed. Klincksieck, Paris, 1988, 246 pages.

Auteur d'une série d'émissions sur la vie et l'œuvre de Pierre Leroux, avec Jacques Viard pour interlocuteur, lui-même apparenté à une famille de fondeurs en caractères d'imprimerie et passionné par l'art typographique, c'est frappé par le fait que Pierre Leroux avait d'abord été un typographe, que Jérôme Peignot se décida à écrire cette étude. Issu d'une famille de la petite-bourgeoisie, Leroux s'était, lui, fait volontairement ouvrier. A force de composer les livres des autres, il en était venu à une réflexion sur la condition ouvrière puis à l'idée d'écrire lui-même sur ces conditions de vie. A ses yeux, le typographe était investi d'une mission quasi sacrée. Homme étrange, abonné à une dangereuse marginalité, son originalité de pensée fut assez peu reconnue, en dehors du milieu des militants ouvriers, sinon par des personnalités hors normes, tels George Sand et... Karl Marx. Le chapitre II de l'ouvrage de J. Peignot est tout entier consacré à **L'amitié philosophique avec George Sand**. En fait, c'est tout au long du livre qu'on

trouve trace du long combat mené par le philosophe et la romancière à qui leurs positions valurent d'être souvent attaqués ensemble. Si George Sand doit à Leroux d'avoir « cherché [s]a voie dans des sentiments moins individuels » et si l'on peut trouver trace d'options fort proches de celles de Leroux dans quinze de ses ouvrages, elle n'en eut pas moins sur lui une fort grande influence, le soutenant matériellement au-delà du possible, mais aussi moralement — ne l'a-t-elle pas fortement incité à écrire *De l'Humanité*? —. Au contraire de tant de critiques et de biographes qui imputèrent à vice à George cette association politico-morale avec un homme totalement méconnu d'eux et dont bien souvent ils n'avaient pas lu une ligne, l'auteur la juge, quant à lui, d'une qualité exceptionnelle. « Les amitiés littéraires sont rares. Celle de Leroux et de Sand restera exemplaire », conclut-il à ce propos. En effet, même si leur collaboration s'est bien distendue dans les dernières années, si, au moment de la Commune, leurs avis ont totalement divergé (Leroux, non violent lui aussi, esprit religieux lui aussi, se sentait néanmoins solidaire des combattants), jamais aucun jugement négatif ne se fit entendre de part et d'autre. L'étude de Jérôme Peignot est suivie, en appendice, du *Discours aux philosophes* de 1832, texte superbe qui inquiéta Sainte-Beuve mais qui était propre à enflammer George Sand.

A. A.

— Dans les *Mélanges* offerts au professeur Henri Coulet, de l'Université de Provence, « *Lettres et Réalités* », figure une contribution particulièrement intéressante pour nous : « *Pierre Leroux, George Sand et Balzac* », par le professeur Jacques Viard. Elle apporte des lucurs et des rapprochements suggestifs sur les relations des trois écrivains, sur leurs influences croisées. L'importance des idées de Leroux (et particulièrement de son fameux article *Eclectisme*) importance capitale, échappe à beaucoup de commentateurs. M. Viard arrivera-t-il à réhabiliter ce Leroux si méconnu, qu'il s'attache infatigablement à remettre à sa place, enfonçant à plusieurs reprises depuis 1974 le même clou? Dans le sillage, c'est aussi George Sand qui est concernée, George Sand disciple de Leroux et son « vulgarisateur à la plume diligente ». (Publications Université de Provence).

G. L.

**

— Kristina Wingard-Vareille, *Socialité, sexualité et les impasses de l'Histoire : l'évolution de la thématique sandienne d'Indiana à Mauprat*. — Uppsala, 1987. Nous rendrons compte longuement dans notre prochain Bulletin de cet important ouvrage d'un professeur de l'Université d'Uppsala.

— Mr Yi Jai Hi, professeur à l'Université de Séoul, est l'auteur d'une nouvelle traduction complète en coréen de *la Mare au Diable* et de *la Petite Fadette* (Ed. illustrée).

— *Thèse d'Etat*. — Réalité et fiction : Le voyage en Auvergne de George Sand (1859) et la création littéraire. Tel est l'intitulé de la thèse déposée par notre ami Jean Courier, directeur des Editions de l'Aurore, et qu'il a soutenue le 25 juin à Grenoble.

— *Présence de George Sand* consacre un numéro double (n° 31, 32) à un thème d'importance : *La Russie et George Sand*.

— Un colloque franco-allemand sur *Autobiographie et biographie* était prévu du 25 au 27 mai à l'académie des Sciences de Heidelberg, avec la participation, entre autres, de Béatrice Didier (Mme Roland), R. Karst (sur George Sand).

PUBLICATIONS RÉCENTES

SAND (George). — Un début de roman abandonné, présenté par D. Dufour et préfacé par LUBIN (G.). — Revue **Berry**, hiver 1987.

DELAIGUE-MOINS (Sylvie). — Chopin chez G. S. à Nohant. — Les Amis de Nohant, 1986.

BOSSIS (M.). — **Cadio** ou comment réconcilier les Bleus et les Blancs. [In] Vendée-Chouannerie..., Angers 1986.

BOSSIS (M.). — Methodological journeys through Correspondences, Yale French Studies, n° 71, 1986.

CHOVELON (B.). — G. S. e i proscritti del 1852. [In] Lamennais e noi, Lecce (Italie), 1986.

DALY (Pierrette). — Les récits autobiographiques de l'histoire d'amour Sand-Musset. [In] Autobiography..., 1985.

ESCAL (Françoise). — La musique est un roman : **Consuelo**. — Revue des Sciences humaines, n° 205, janv.-mars 1987.

GILZMER (M.). — **Indiana** als Beispiel für subsversives Schreiben. — Lendemains, n°s 43-44, 1986.

JEAN (Maurice). — G. S. et Elzéar Ortolan. — **Bin Académie du Var**, 1986.

TINTNER (Adeline). — **As you like it** as G. S. Liked it. — Revue de littérature comparée, juil.-sept. 1986.

VAN ROSSUM-GUYON (Françoise). — La Correspondance de G. S. — **Romantisme**, n° 52, 2^e trim. 1986.

Il convient d'ajouter tout le numéro de 1984-1985 de la publication de nos amis des Etats-Unis, **George Sand's Studies** qui regroupe les études de : Pierrette DALY et R. CHAMPAGNE, Janis GLASGOW, Marie-Jacques HOOG, Gay MANIFOLD, Isabelle NAGINSKI, David A. POWELL, Annabella REA, Eve SOURIAN, Simone VIERNE, Dorothy ZIMMERMANN.

Sans oublier les numéros très nourris, spéciaux ou non, de **Présence de George Sand**.

LA VIE DE LA SOCIÉTÉ

ASSEMBLEE GENERALE DU 21 AVRIL 1988

Pour la première fois, notre Assemblée générale se tenait au musée Renan-Scheffer, 16, rue Chaptal. Mme de Brem, le nouveau conservateur, nous avait très aimablement prêté la salle George-Sand, si bien que nous étions entourés par les portraits et souvenirs de la romancière.

En présence d'une nombreuse assistance, le président Lubin a ouvert la séance. Il a demandé l'accord de l'assemblée pour la nomination d'Anne Chevereau comme secrétaire générale adjointe, car la tâche du secrétariat général est lourde, et Bernadette Chovelon n'a pas la disponibilité de temps suffisante. Il a donné ensuite lecture d'une lettre adressée au directeur de la R.A.T.P. pour demander que la signature de George Sand soit ajoutée à celles des autres célébrités ayant habité le V^e arrondissement et inscrite sur le plafond voûté de la station Cluny récemment réouverte.

Bernadette Chovelon a lu le rapport moral de l'année écoulée :

RAPPORT MORAL par Bernadette Chovelon, secrétaire générale

« Je ne parlerai que du déroulement de notre année sandienne :

— Le 17 septembre 1987, nos amis Baumgartner nous recevaient dans leur villa **George-Sand** de Palaiseau, avec l'empressement chaleureux que nous leur connaissons. Une trentaine de participants furent heureux de visiter une maison où le souvenir de George Sand et de Manceau est encore tellement présent. Les derniers tomes de la **Correspondance** ont rendu certains détails encore plus vivants, et plus proches les événements dont le couple fut alors le témoin. Ces retrouvailles d'automne ont permis en outre aux assistants de faire des suggestions propres à enrichir le programme annuel de nos travaux.

— Le 18 novembre eut lieu, dans les salons du lycée Condorcet, le concert annuel dont notre vice-présidente Jeannine Tauveron assume seule la responsabilité ; depuis plusieurs années elle s'ingénie à aménager son appartement de manière qu'il puisse accueillir agréablement quatre-vingts personnes. Cette fois elle avait invité le jeune pianiste Jeffrey Grice qui joua, outre du Chopin, des œuvres de Bach et de Scriabine.

Ce concert est toujours pour nous l'occasion d'ouvrir largement nos portes aux sympathisants de l'Association et d'inviter des représentants d'autres associations littéraires ou artistiques. Il nous permet enfin de rester dans l'esprit de George Sand, qui aimait à s'entourer de musiciens et qui était une passionnée de musique.

— Le 24 janvier 1988, nous nous réunissions dans un restaurant de ce Quartier Latin que George Sand arpenta si souvent et où elle eut de multiples appartements. La participation à ce repas annuel a battu un record : plus de quarante personnes.

A l'issue du déjeuner, le président Lubin a fait le point des dernières publications sandiennes. La comédienne Edith Garaud nous a lu avec émotion et talent des passages de lettres du tome XXII de la **Correspondance** témoignant des appréhensions de l'écrivain face à l'entrée en guerre de 1870, au déroulement du conflit, à l'explosion de la Commune et à son écrasement (entre autres la fameuse lettre dans laquelle George Sand s'efforce de donner à Flaubert une leçon de démocratie).

— Un atelier de lectures sandiennes s'est constitué cette année à l'initiative de Mme Grinberg-Vergonjeanne. Deux réunions ont déjà eu lieu : la première, le 18 février, à laquelle assistait Georges Lubin, avec une discussion à propos du tome XX de la **Correspondance** ; la deuxième, le 14 avril, sur **Nanon**, roman qui conte les tribulations d'une jeune paysanne à travers la Révolution, et dont la récente édition critique tombe à pic à l'orée du Bicentenaire.

— Je tiens enfin à signaler que je reçois assez régulièrement un courrier important. La plupart du temps, il s'agit de demandes de renseignements sur la vie ou l'œuvre (circonstances, éditions, lieux où l'on peut se procurer des textes) de George Sand. Je dois dire que cela me demande souvent un temps de recherche assez long pour pouvoir répondre. Je le fais avec plaisir, car c'est toujours une joie d'être en relation avec de nouvelles personnes intéressées par George Sand.

Notre Association est vivante. Il me semble que son public a légèrement changé depuis dix ans. A ce moment-là, nous comptons surtout des spécialistes de George Sand, alors que de nouveaux adhérents viennent désormais à nous dans l'intention de découvrir l'auteur. Il ne fait aucun doute que nous avons pour mission de les aider à approfondir cette connaissance. C'est pourquoi je souhaiterais que chaque adhérent ne se contente pas de payer sa cotisation (ce qu'il doit néanmoins faire en premier lieu) mais qu'il ait à cœur d'apporter sa contribution aux études

sandiennes. C'est la raison pour laquelle je suis très heureuse d'avoir vu naître l'atelier de lectures ; nous essaierons en outre de multiplier le nombre de conférences.

Aujourd'hui, nous avons le plaisir d'entendre celle d'Anne Chevereau : **George Sand, du catholicisme au para-protestantisme ?** Anne Chevereau fait un travail de plusieurs années et des recherches très poussées pour présenter son mémoire et publier son livre. Elle est vraiment la spécialiste de cette question délicate qu'est l'évolution de la pensée religieuse de George Sand.

En novembre 1987 a paru le n° 8 de notre Bulletin publié avec l'aide du Centre National des Lettres. Il s'agissait d'un numéro consacré à **George Sand et l'Amérique**, et illustré par des dessins que Maurice Sand avait exécuté au cours de son voyage aux Etats-Unis.

Nous préparons en ce moment un numéro spécial sur **George Sand et la Révolution**.

Je tiens à remercier tous les membres du Bureau et du Conseil d'administration qui ont permis, cette année, le bon déroulement de toutes ces activités. »

..

Henriette Kell a donné ensuite lecture du compte rendu financier.

RAPPORT FINANCIER par Henriette Kell

BILAN AU 31 DECEMBRE 1987

RECETTES		DEPENSES	
Résultat exercice 1986	9 853,09	Secrétariat et P.T.T.	4 651,00
Subvention Centre National des Lettres	5 500,00	Manifestations (concert)	3 500,00
Subvention Ville de Paris	5 000,00	Repas annuel	3 200,00
Repas annuel	3 150,00	Résultat de l'exercice 1987	32 245,93
Vente revues	3 384,00		
Recettes concert	1 400,84		
Cotisations	15.310,00		
	<hr/>		
	43 597,93		43 597,93

TRESORERIE

Banques	28 193,81
C.C.P.	13 905,21
	<hr/>
	42 099,02
au 31-12-86	9 853,09
	<hr/>
	32 245,93

BILAN PREVISIONNEL 1988

RECETTES		DEPENSES . .	
Résultats exercice 1987	32 245,93	Secrétariat et P.T.T.	5 000,00
Subventions (?)	10 500,00	Bulletins n° 8 et 9	27 000,00
Manifestations	1 500,00	Manifestations	3 500,00
Cotisations	15 000,00		3 500,00
Vente revues	3 500,00		

Projets :

- en juin, visite de l'exposition **Byron**, au musée Renan-Scheffer. Nous espérons avoir une conférence de Mme de Brem.
- Nous nous associerons aux **Fêtes Romantiques de Nohant** en juin.
- En septembre, nous visiterons la demeure de Chateaubriand à la **Vallée aux Loups**. Des contacts ont déjà été établis avec les Amis de Chateaubriand.
- La reprise d'activité de l'atelier de lectures sandiennes est fixée au 22 septembre.
- Un concert est prévu en novembre.
- Nous invitons nos adhérents à participer au colloque de Vizille : **George Sand et les révolutions**, le samedi 24 septembre 1988.
- Une visite de la Comédie-Française est prévue.

..

Copyright © 1988 Les Amis de George Sand